

Voyages en Birmanie

Mon premier voyage en Birmanie en 1997 avait fait émerger des interrogations. Depuis, j'y passe presque deux mois par an, voyageant seule, en bus de nuit ou en bateau le plus souvent. Cherchant à voir « l'envers du décor », ce récit alterne le voyage et les réponses aux questions qui m'ont poussée toujours plus loin vers les villages et les zones frontalières, vers l'apprentissage de la langue et de la culture.

Rangoon - Le vieux centre



A la sortie de l'avion, je trouve la chaleur moite qui précède la pluie. Le taxi longe le chantier du nouvel aéroport et descend vers la vieille ville, près du fleuve. Je guette le toit doré de Shwedagon. L'avenue en courbes suit la colline puis le lac et se termine près du marché. Là, les rues étroites se croisent à angle droit et les maisons construites au début du XXe siècle, semblent importées d'une grande ville indienne. Au carrefour près de la

cathédrale, des enfants se glissent entre les voitures pour proposer des guirlandes de fleurs fraîches à accrocher au rétroviseur en offrande à la photo d'un bouddha.

Dans le quartier de Sule Pagoda où je loge, il n'y a, pour l'instant, pas d'électricité. L'hôtel est construit dans le style birman ; les fenêtres donnent sur le couloir et, dans ma chambre, c'est la nuit noire ! On met en route le générateur le temps que je m'installe. Du couloir, au cinquième étage, le regard plonge sur les toits des vieux immeubles hérissés d'une abondante végétation. Des arbustes parfois, prennent racines entre les pierres et tendent le cou entre les antennes paraboliques.



Entre les rues Bogyoke Aung San et Anawratha s'étirent les marchés ; derrière le temple de Kali d'abord, c'est le marché indien des colorants, parfums et plantes médicinales, puis celui des médicaments et des uniformes. Une fois traversée Bogyoke Aung San Road par la passerelle, c'est Scott Market, le marché des boutiques de souvenirs, antiquaires, joailliers, coiffeurs, aquarellistes et restaurants. C'est en fait un quartier entier bien ordonné où tous les concurrents sont rassemblés dans une ou deux allées.

Au fond du marché, dans les boutiques de tissages ethniques commence mon voyage. Khun Shwe, mon amie, sort les nouvelles acquisitions, et m'explique leur provenance, leur usage. Elle les date par la finesse du fil, la technique des nœuds, ce qu'elle en sait « celui-là, je le tiens de ma grand-mère qui l'avait de sa mère. » J'organise mon voyage pour retrouver les tisserands, détenteurs de ces savoir-faire qui se perdent.



Autour du marché, les trottoirs sont occupés par une multitude de petits métiers : vendeurs de nouilles, de fleurs et de légumes, de fripes, de monceaux de pièces d'ordinateurs ou de téléviseurs. Parfois, la police passe, obligeant à plier en vitesse. Les bijoutiers, regroupés tout près de là le long de Shwebontha Street, présentent leurs pierres par couleur sur des tables basses. Vendeurs et acheteurs discutent autour d'un thé avant de déplier de petits papiers où apparaissent quelques pierres. L'acheteur sort alors une pince, une loupe, et pour eux, plus rien n'existe que ces pierres... Puis ce sont les artisans des agences publicitaires, experts en

découpe à la scie manuelle de lettres en plastique qu'ils collent ensuite sur une plaque colorée. J'enfile les rues, une à une. Le savoir-faire des artisans pallie les pénuries ; ici, tout se répare : la baleine d'une ombrelle, la bride d'une tongue en velours, un trou dans une chemise. Un tabouret en plastique posé sur le trottoir devant l'échoppe permet d'attendre, le temps de la réparation. Parfois, on offre même du thé au client. Devant l'entrée de Sulé Pagoda, une femme accroupie près de grandes cages propose des oiseaux et, pour quatre cents Kyats, me met deux oiseaux dans la main que je laisse s'envoler pour une prochaine vie meilleure et libre....

Tout près, autour du jardin de Mahabandoola s'installent les astro-palmistes ; ils tendent sur la grille du jardin leur enseigne, un morceau de coton sur lequel est peinte une grande main. Je m'assieds sur un tabouret bas. Avec le jour et l'heure de ma naissance, l'astrologue dessine deux carrés à neuf cases où sont inscrits des chiffres ; il me parle du



passé, de l'avenir, et termine par une recommandation : « Attention à ne pas fréquenter les gens nés le mercredi et à ne pas vous marier un samedi ! ». Sous un arbre, les passants assoiffés soulèvent le couvercle en plastique et puisent avec un gobelet dans de grandes cruches en terre. Pour de l'eau froide, il faut payer : les vendeurs attirent le client en tapant d'une main sur un gobelet en métal et de l'autre, versent sans cesse l'eau de leur seau sur un bloc de glace posé dans un filtre en tissu.

Ce premier jour, après avoir ébauché mon circuit, je monte à Shwedagon, la Pagode d'Or. Du marché, il suffit de suivre Pyay Road qui monte jusqu'à l'entrée Sud. Devant les maisons de quelque important personnage du régime, il faut traverser ; des soldats sont là pour y veiller. Puis apparaît le toit doré, étincelant au soleil couchant. A l'entrée, dans une jarre vernie, les Birmans récupèrent un sac plastique laissé par un précédent visiteur pour y glisser leurs chaussures. De là se suivent de longues volées de larges marches, entourées de boutiques de souvenirs, jouets en pâte à papier et articles pieux : autels, bouddhas en bois ou en albâtre, chapelets en jade ou en santal. En prenant sur la droite après les premières marches, un sentier longe un monastère puis les jardins. La pierre est chaude sous mes pieds, presque brûlante. Après le QG des pompiers, un escalier sur la droite mène au stupa derrière le temple hindou. Au sommet, sans que les visiteurs ne puissent vraiment les voir, des milliers de diamants et de pierres précieuses serties dans des plaques d'or donnent au stupa son éclat rosé. Il y a là un curieux mélange des genres : temple hindou, statue du Bouddha et de nats se côtoient, comme si les Birmans avaient gardé une trace de toutes les influences passées. Autour de la symétrie du stupa, une foule de petits édifices marquent l'histoire du pays, dédiés aux nats aux pouvoirs magiques. Une fois la visite terminée, ces détails deviennent de nouveau confus ; il me reste la beauté du lieu et l'atmosphère joyeuse et sereine. Je m'assieds près du stupa des huit jours. Née un vendredi, je suis du signe du cochon d'Inde. Je me fraie un passage jusqu'aux robinets, récupère un gobelet en plastique et, pour maintenir ma chance, verse sur l'animal en albâtre autant de verres d'eau que d'années vécues plus une car ici, la vie commence au moment de la conception. Dans le recueillement des visiteurs, je laisse aller mes pensées et m'imprègne de ce que j'aime ici : la force et la tolérance des gens, la beauté du pays.



29ème rue, je dîne au Hla Myanmar Thamin Zain, magasin de riz «beauté birmane», d'une salade de citron et d'un curry de crevettes. On m'apporte un bol de bouillon aigre et une assiette de légumes blanchis à l'eau : minuscules aubergines, concombre, gombos et un saladier de riz. Pendant le repas, l'électricité s'arrête et les générateurs prennent le relais dans un grondement synchronisé. A vingt heures trente, les trottoirs se vident quand je regagne l'hôtel. Dans Anawratha, la rue principale, un seul feu règle la circulation ; pour traverser, il faut se lancer entre deux voitures, puis attendre une occasion propice pour continuer. A la nuit tombée, je fais le détour jusqu'à la passerelle du marché et gagne l'hôtel dans le vrombissement des générateurs.

J'arrive au New Delhi le matin à l'ouverture ; je viens ici chaque matin aussi, sans attendre ma commande, le serveur m'apporte café au lait et puris croustillants accompagnés de quatre sauces : une brune, celle que je préfère, piquante et citronnée, une crème, parfumée aux gaines de pavot, le dhal aux lentilles et le curry de pommes de terre. Maung Maung, ami et guide du jour, m'attend avec un sourire malin et propose de m'emmener en bus à la fabrique de verre de Nar Gar. Nous sautons dans le bus qui nous dépose à l'entrée d'une impasse. Au fond, de gros monticules de verre à recycler ou objets défectueux nous indiquent le chemin de l'atelier : une bâtisse en planches couverte de feuillages.



A l'intérieur, autour du four central, sept postes de travail fondent jusqu'à sept couleurs en même temps. C'est le sable des plages birmanes qu'on utilise, chauffé un jour entier à mille deux cent degrés puis travaillé, soufflé, tiré, tordu parfois. Puis les objets sont remis au four pour une journée et refroidis lentement. L'électricité s'arrête et, à la lueur du verre rougi au feu, je reste près du four d'argile, à regarder le geste des souffleurs. L'arrivée des touristes a donné un nouveau souffle à cette entreprise familiale. Le patron polyglotte fait visiter les groupes de touristes. A la sortie, on peut acheter dans la petite boutique ou bien se servir directement dans les tas qui s'amoncellent dans la cour...

Pour ce dernier jour à Rangoon, je pars à Kyauk Tan, dans le delta, à peine six mois après le passage du cyclone Nargis. Sur Mahabandoola, un bus m'emmène jusqu'au Yuzana shopping center. Après le pont attendent les camionnettes ; nous passons le bras du fleuve, traversons la zone industrielle avant Tanlwin, puis la camionnette m'arrête sur le bord de la route. C'est là qu'habite Pye Soun, le tailleur, et sa famille : sa femme, sa mère et sa belle-mère, son fils, dans une maison en bambou au fond d'un petit jardin sablonneux. Ici, il pleut beaucoup ; on cultive sans irrigation. Les dégâts causés par le cyclone Nargis sont encore bien présents. La maison du tailleur a été endommagée par la chute de deux arbres et la toiture est à refaire avant les prochaines pluies ; il ne veut rien d'autre que du travail. Je rentre à Rangoon en fin d'après-midi songeuse... Le prix de cinq nuits à la guest-house pour les tôles pour son toit...

Kyaik kyo - Pèlerinage au Rocher d'Or en pays Môn

Je suis partie par le bus de vingt et une heures. Un lecteur DVD coincé entre deux plaques de polystyrène et tenu par une ficelle diffuse en boucle du karaoké. Nous traversons Bago où l'eau a envahi rues et marché.



Les enfants jouent avec des chambres à air et les habitants circulent en barque. L'armée organise la traversée du pont submergé ; les passants tiennent une corde et la route est en sens unique. Il faut attendre trois heures avant que le bus ne puisse traverser. A trois heures du matin, nous arrivons à Pun Camp, le terminus. Le chauffeur fait une annonce au micro pour réveiller les passagers, leur conseillant de manger un bol de nouilles au restaurant encore ouvert avant de commencer la montée.

Je prends une chambre à la Pann Myo Thu et dors quelques heures avant de prendre la route. Le sentier est bordé de boutiques proposant les spécialités du coin : fruits confits, jouets en bambous et cuvettes d'huile aux vertus secrètes dans lesquelles trempent becs d'oiseaux, racines et scolopendres. Je goûte les fruits sucrés/salés parfois pimentés, teste l'huile, enfourne mes achats dans mon sac à dos.

Ca grimpe dur ! Seize kilomètres, dans la forêt d'abord, puis sur la crête dénudée. Je m'assieds, le temps d'une cigarette ; un homme me rejoint, me dit en anglais « Savez-vous que je sors de dix-sept ans de prison ? » Puis il me quitte, par peur d'être vu, digne et discret. A dix heures, me voilà sur le parking des camions, seuls véhicules autorisés à emprunter cette route tortueuse et escarpée. Il reste encore deux kilomètres raides, mais les paresseux peuvent louer un palanquin et les enfants grimper dans un « panier à dos ».



Les Birmans viennent ici en pèlerinage en famille, grands groupes de dix à vingt personnes, des nourrissons aux grands-parents âgés chargés de ballots et de paniers qui passeront la nuit dans l'enceinte de la pagode. L'entrée du site est gardée par les militaires. Les étrangers doivent payer six dollars et laisser leur identité ; je passe mon chemin et me dirige vers la maison de thé. La terrasse surplombe le vide et la forêt ; à ma droite, le Rocher d'Or, en équilibre au-dessus du vide grâce à un cheveu de Bouddha ! Un groupe de moines arrive, portant en bandoulière de grosses mitrailleuses et appareils photos en bambou. Pour redescendre, il faut rejoindre le parking et attendre le coup de sifflet indiquant le départ prochain du camion près duquel on a approché un large escabeau en planches. Alors, c'est la bousculade pour se hisser à bord et gagner les bancs. En cinq minutes, nous voilà serrés les uns contre les autres ! Au second coup de sifflet, nous partons pour une descente infernale et rapide qui me remue l'estomac ! En bas, un coup de vent précède une violente averse qui transforme la rue en torrent. Je rejoins le restaurant les chevilles dans l'eau.

Taungoo - La forêt et le camp des éléphants



Le bus express me dépose à deux heures du matin à Taungoo où je rejoins la Myanmar Ha Hla ; la nuit est courte : on me réveille à six heures, l'immigration exigeant sans retard des copies de mon passeport. De retour du marché, la propriétaire de la guest house m'apprend qu'une camionnette va partir pour le camp des éléphants, elle enfourne le petit déjeuner dans mon sac à dos et m'emmène à l'arrêt avec un jeune garçon, Maung Lwe, sensé me servir de guide. A l'entrée de la forêt, la camionnette s'arrête pour une offrande aux nats et le chauffeur dépose dans chacun des autels un gros bouquet de

bâtons d'encens qu'il allume un à un. Plus loin, c'est à mon tour de donner un droit d'entrée au bureau du ministère des forêts... Finalement, trois heures de voyage nous amènent au bout de la route et nous continuons à pied. Les bambous, une variété du moins, sont en fleurs.

Sur le bord de la rivière Bago Yoma, un village s'est construit, permettant le transit des voyageurs. Le bateau à moteur, négocié à un prix exorbitant par Maung Lwe, nous dépose sur la rive boueuse après un court trajet ; de grosses bulles de gaz remontent et éclatent bruyamment à la surface du fleuve. Nous marchons une demi-heure avant de voir le camp. La maison de thé à l'entrée du village nous sert du riz et des œufs frits. Le camp, nous dit la cuisinière, a été attaqué hier par des braconniers et les cornacs ont envoyé leur éléphant loin en forêt ; je ne les verrai pas, à moins de rester deux jours. On me montre ma chambre : une hutte en bambou, ouverte sur un côté et dont les murs ne dépassent pas un mètre de haut ; on y a posé un morceau de mousse en guise de matelas. J'installe la moustiquaire pendant que commence un défilé d'enfants rieurs.



Maung Lwe, dont je suis censée payer la nourriture, s'attable devant son deuxième repas en deux heures. Je m'échappe, suivant la piste qui serpente dans la forêt épaisse. A mon retour, l'institutrice m'emmène prendre une douche sur la terrasse de l'école, m'offre un bracelet en poil d'éléphant blanc, prépare le tanaka dont elle m'enduit sans attendre mon accord... puis nous faisons une partie de foot

avec les enfants de l'école maternelle et, dès le repas fini, Maung Lwe me raccompagne à ma chambre dans une nuit noire ; il est dix-neuf heures trente et, sans ma lampe de poche oubliée à Taungoo dans la précipitation du départ, je n'ai qu'à dormir ! Un terrible orage éclate qui illumine le ciel. La pluie me mouille sans que je ne puisse voir d'où vient la fuite et je dors enroulée autour du manche de mon parapluie. Puis le bruit de la pluie s'estompe et les crécelles des insectes prennent le dessus. Le matelas n'est qu'une éponge... tout est trempé. Après le petit déjeuner nous prenons le chemin du retour, accompagnés d'un fonctionnaire des forêts en route pour son rapport sur l'attaque du camp.

A deux reprises, nous traversons la rivière Bago Yoma sur un radeau de bambou : nos pieds sont au niveau de l'eau et nous restons accroupis pour ne pas déséquilibrer l'embarcation. De l'autre côté, nous abordons dans la boue pour rejoindre la route et le village. Aucune camionnette ne part ce soir, mais un villageois nous propose sa moto. Sur le pont, à la sortie du village nous croisons un cortège funéraire : un cercueil



porté par quatre hommes. Ils poussent de grands cris et semblent lutter, ceux de l'avant tentant de faire marche arrière, les autres luttant, comme si le mort hésitait encore à quitter le village et que les villageois tentent, eux, de le chasser pour que son âme ne vienne pas les perturber. Je retrouve la Myanmar Ha Hla guest house pour une nuit au sec puis gagne Bago, encore sous l'eau et attrape un bus pour Inlay !

Inlay Des jacinthes d'eau qui deviennent jardins



Le bus parti la veille à dix-neuf heures de Bago pour Taunggyi me laisse au carrefour à trois heures du matin ; le chauffeur m'indique de la main la direction. Mon sac à roulettes ameuté les chiens du village qui me suivent en hurlant. Un homme, enroulé dans une couverture me fait comprendre que Nyaungshwe est loin, à plus de quarante kilomètres !... Et c'est en stop que je finis le voyage, sur des choux-fleurs partant au

marché ! Je retrouve Maung Win, mon guide, découragé par les difficultés de sa vie ici. Trop de concurrence entre les guides, le tourisme en baisse... Je lui propose de tester de nouveaux circuits, file au marché faire quelques courses : de l'eau, des fruits, du savon, des bougies à laisser en cadeau et termine l'après-midi aux sources chaudes : le bateau me laisse au débarcadère du village et je rejoins les femmes et plonge dans l'eau chaude.



Alef et Ria, baroudeurs hollandais attendent le lendemain sur le port pour découvrir le lac Inlay et nous partons ensemble. Deux heures de bateau nous emmènent le matin au Sud du lac, à Indein. Nous accostons et continuons à pied : quatre cents piliers de bois soutiennent le couvert des marches donnant accès aux deux mille stupas. Parfois, un arbre a pris racines autour du stupa et l'enveloppe.

Puis nous prenons de la hauteur ; des femmes Pa O descendent avec de lourds paniers sur leur dos. Avant le village de Tchou Tou, nous longeons un étang. Un enfant y conduit son cheval, les femmes font la lessive et

trois novices boivent au puits. Nous allons chez U Tu, le chef du village, dont la famille tient l'unique magasin du coin. Ça va et ça vient dans la boutique ; les enfants choisissent des friandises, fruits marinés au vinaigre et séchés au soleil ; ils se pressent à la fenêtre alors que, autour d'un thé, on commente les photos apportées. Je donne mes cadeaux : échantillons de parfums demandés à mon dernier passage pour les dames, lampe de poche à dynamo pour U Tu.



Je reçois quant à moi un sachet de plantes contre le mal de tête. Les femmes sont lancées dans la confection à la chaîne de sachets de sucre en poudre : une cuillerée à café dans un minuscule sachet fermé ensuite à la flamme d'une bougie. En face de sa maison, U Tu a construit une salle vidéo. Tchou Tu est un village en pleine expansion : quatre cent vingt-quatre maisons pour deux mille deux cents



personnes, une école gouvernementale, un monastère, une clinique ! On nous prépare riz gluant et curies : œufs, aubergines, choux-fleurs et pommes de terre frites ! J'achète une tenue en sergé de laine et de petites boucles d'oreilles faites d'un ruban d'argent roulé très serré portant une rangée de petites fleurs ciselées. Nous continuons la route vers le village Taungyo. La route, ravinée, monte

toujours ; ce sont maintenant des Taungyo que l'on croise. Maung Win, le guide, et U Tu qui nous accompagne ne semblent pas avoir grande estime pour eux et répètent qu'« ils boivent leur jour de congé, qu'il vaut mieux rebrousser chemin ». J'insiste pour la forme puis me range pour cette fois à leur recommandation ; visiblement, il me manque des éléments. En descendant, à la sortie du village, nous rencontrons la sage-femme, en poste ici depuis trente-deux ans. Les jeunes la saluent : « Bonjour



grand-mère ».

Très vite, nous atteignons le bord du lac où nous attend le bateau. Autour du lac, on accède aux villages lacustres par les canaux. Parfois, parce que le niveau de l'eau a baissé, les Intha ont construit de petits barrages pour bloquer l'eau ; les bateliers prennent de la vitesse pour franchir le passage juste de la largeur du bateau.

Au Sud, c'est le village shan de potiers : de grosses cruches y sont tournées à la main, cuites sous terre puis chargées sur un char à bœuf jusqu'au lac et emmenées au marché. Une petite fille au regard triste nous entraîne vers sa maison. Ici, la famille, huit adultes, gagne à peine cinq cents Kyats par jour, environ quarante centimes d'euro. Nous discutons longuement autour d'un gobelet de thé des enfants, de leur avenir, du coût de la vie, du tourisme qui se développe, sans les atteindre. Sur le retour, nous croisons un homme, debout sur une bande de terre qu'il pousse avec une perche. Il vient d'acheter un jardin flottant, et le ramène chez lui. Car les Intha cultivent des jardins flottants et fournissent une partie des légumes vendus au marché de Rangoon !

Deux ateliers tissent ici le fil des lotus que l'on trouve abondamment sur le lac. Il faut un temps infini pour réaliser un seul mètre de ce tissu réservé aux moines de grande notoriété et qui se vend cinquante dollars le mètre, l'équivalent de près de deux mois du salaire minimum ! Il faut d'abord cueillir les feuilles de lotus fraîches puis les couper par le milieu et tirer doucement les deux morceaux. Quelques



minces fibres apparaissent, que l'on tord et pose sur la table avant de recommencer entre vingt et trente fois pour avoir l'épaisseur voulue et sept centimètres de longueur de fil... Le soir, en rentrant, je dîne avec Alef et Ria sur la terrasse de la guest-house. On nous apporte une salade de tomates et d'avocats assaisonnée aux arachides et au jus de citron, puis divers curies de légumes et du riz ; nous continuons la soirée devant un Mandalay rhum au citron vert. Bon moment !

Pour ce dernier matin à Inlay, nous nous retrouvons tous les trois pour un tour de bateau jusqu'à l'atelier de construction de canoës ; c'est là, juste derrière, qu'habite une famille dont je prends en charge la scolarisation des enfants : une fille de treize ans, et deux jeunes garçons. A peine le bateau arrêté, la mère, appelée par le voisin, vient nous chercher en canoë et nous emmène à la maison branlante. Autour du thé, on me montre sur le carnet des dépenses pour les livres et des crayons et les notes des enfants.

Nous laissons l'équivalent de la scolarité pour une année et rentrons pour un petit déjeuner en face du marché avant de nous séparer.



Du lac Inlay, une heure de bus suffit à rejoindre Taunggyi. La route grimpe et nous croisons un soldat à dos d'éléphant ; il traverse la route, une arme en bandoulière dans son dos, et personne ne s'étonne de cette rencontre ! C'est demain la pleine lune de novembre rassemblant les Pa O de la région pour une fête de plusieurs jours qui se clôture par un concours de montgolfières en papier. Je finis par trouver une chambre à l'entrée de la ville, pose mon sac et suis le cortège qui monte vers la pagode en fête.

Les Pa O, tous sur leur trente-et-un, défilent avec les arbres à offrandes portant paillassons, cuvettes, balais, écharpes et chapelets. Aux abords de la pagode s'étend une grande foire. A l'entrée, quelques bus et de nombreux camions militaires... Toujours soucieux de se montrer, les soldats sont postés à intervalles réguliers le long des stands et assurent un service d'ordre énergique. Des centaines de stands proposent tanaka, vêtements, jouets en carton-pâte, sucreries, médicaments traditionnels. Au stand du photographe, on se bouscule pour juger de la qualité des décors et faire choisir aux enfants : se déguiser en prince assis sur un éléphant en carton-pâte ? En princesse couverte de bijoux devant un château fort ?... Deux habilleuses prennent ensuite les choses en main, retouchent des ourlets ; puis ce sont les maquilleuses, avant le coup d'œil au miroir... et la photo ! Ensuite se suivent les stands de jeux d'adresse, de tatoueurs, les restaurants, maisons de thé, et la salle de spectacle. L'accès se fait en soulevant une bâche, après avoir payé un droit d'entrée. Un rang de chaises, sur le devant, est réservé aux militaires. D'interminables discours précèdent l'entrée des musiciens et des danseurs en costumes anciens brodés de perles métalliques. Assis par terre, les spectateurs mangent, discutent, rient, vont et viennent. Sur le terre-plein central se tient la compétition annuelle de montgolfières. Huit équipes se préparent, dépliant leur chef d'œuvre. Il s'agit de faire voler le plus longtemps possible, la plus belle montgolfière réalisée en papier de riz. Pour l'instant, les participants inspectent leur montgolfière, repèrent les éventuelles déchirures que les petites mains colmatent avec du papier trempé dans un bol de colle de riz. Le jury, une équipe de cinq Pa O, se déplace comme un seul homme et fait la tournée des équipes. Au signal, la première équipe gonfle sa montgolfière, un cochon blanc magnifique, qui monte et très vite, s'enflamme et retombe en poussière noire. Ce sont ensuite deux moutons blancs qui s'élèvent simultanément, puis des poules, une vache... Une vraie ménagerie qui monte et reste de longues minutes en suspens dans le ciel sous les applaudissements !

Kakku n'est qu'à quelques kilomètres de Taunggyi. Un petit train relie les deux villes mais il est réservé aux Pa O ; en tant qu'étrangère, il me faut une autorisation de la Pa O National Organisation et emmener un guide officiel Pa O. Je remplis l'inévitable formulaire et m'acquiesce du droit d'entrée dans la zone. Mon guide connaît chacune des sculptures de cette forêt de stupas.



La restauration est prise en charge par de généreux donateurs qui, en échange, ont une grande plaque fixée sur le stupa restauré. Au retour, nous traversons les champs d'ail que l'on arrose à la pelle, tous les jours, avant la récolte.

Mandalay - Une ville en plein essor



En venant d>Inlay, peu avant Mandalay, près d'Amarapura, le bus prend un chemin de terre au milieu des temples anciens et s'arrête. Un grand panneau indique «Everybody must be examined». Les passagers sont canalisés vers la table où attendent deux fonctionnaires pour le contrôle des papiers. Car nous venons de l'état Shan, région de culture du pavot et de tous les trafics. Après l'inspection, quelques stands proposent ananas et goyaves vertes. Après la fouille du bus et des bagages, les passagers remontent pour les derniers kilomètres.

Mandalay est résolument tournée vers le commerce. Il faut que l'argent rentre, et les touristes sont là pour ça ; je suis sur mes gardes. Dans le centre, les maisons basses en bois laissent peu à peu la place aux immeubles recouverts de carreaux en faïence. De grandes maisons récentes entourées de hauts murs semblent indiquer quelques affaires florissantes. La gare routière est loin du centre ; je trouve un touriste italien, Angelo, et, quitte à faire le tour de la ville pour déposer trois autres passagers, nous partageons un des petits taxis bleus ouverts à l'arrière. Il nous faut une heure pour arriver à la Royal Guest House.

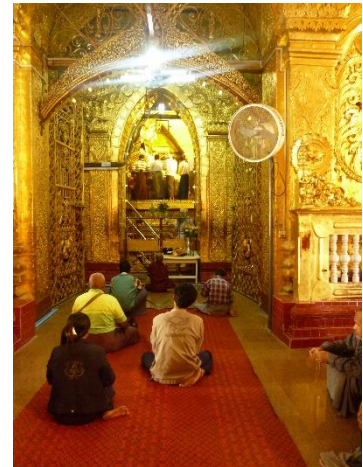
Après une douche, Angelo m'accompagne à Winner Computer pour envoyer un mail. Les murs du séjour sont couverts des photos du père de Monsieur Winner, Médaille d'or d'athlétisme aux premiers jeux asiatiques de New Delhi dans les années 50. Le local internet est composé de quatre ordinateurs bricolés. La connexion est difficile, puis une panne de courant oblige à mettre le générateur en route ! Au bout

d'une heure trente, nous avons tous les deux passé notre message. La nuit est tombée ; nous continuons vers le restaurant Lashio Lay et dînons d'un poulet à la citronnelle et de champignons frais. On nous apporte un bol de bouillon «hindjo», un grand saladier de riz à la taille des appétits birmans et des bananes roses. La pluie nous surprend sur le retour et au matin, le marché est sous l'eau. Je marche sur la rue pour éviter les trous, de l'eau à mi mollets... J'achète, sur le bord du marché, un bracelet doré et un de ces longys de soie avec de grands motifs en vagues que l'on porte pour les mariages. Ici, quand on ne peut acheter, on loue ! Le mien a du beaucoup servir ; il est usé à la corde à l'endroit des plis mais le tissage est épais et serré, la soie superbe.



La journée passe à la visite d'artisans, d'abord l'un des derniers peintres sur verre. Mon chauffeur de trishaw mène l'enquête, pédale d'un quartier à l'autre et semble avoir mordu à ce jeu de piste. Loin du centre, à côté de celui du tatoueur, nous trouvons son atelier. Il semble bien malade, couché sur un matelas au milieu de la pièce. Ses deux filles ont pris la relève et peignent à l'intérieur de flacons de toutes tailles avec

un pinceau courbé. Leurs peintures sont fines, inspirées du Ramayana ou des vies de Bouddha. Je continue à pied et demande mon chemin ...«Marchez deux blocs au Nord puis trois à l'Est» me répond un monsieur. Je traverse le quartier chinois où sont fabriqués les feuilles d'or et le papier de bambou sur lequel on le pose. Battre l'or est un travail réservé aux hommes, mais ensuite, ce sont les femmes qui prennent le relais pour contrôler la perfection de chaque carré d'or et les lier en paquet de dix feuilles, puis de cent. Je déjeune d'un bol de nouilles à la maison de thé près de l'hôtel. Une équipe de très jeunes serveurs circulent entre les tables en criant très fort les commandes des clients. Le travail commence à six heures

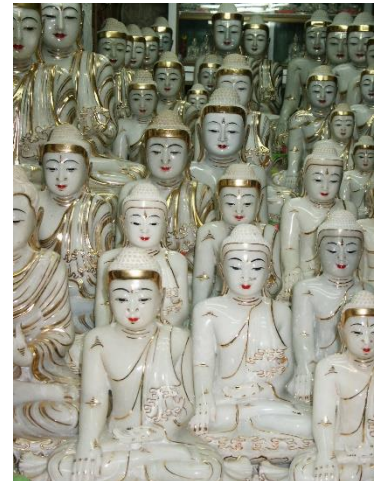


trente mais termine à seize heures trente, laissant à certains le temps d'aller à l'école le soir. Leur salaire est de douze mille Kyats par mois, environ onze euros. Dîner au Lashio Lay de poisson cuit dans une feuille de bananier.

Le lendemain, un trishaw m'emmène le long des douves vers le palais et se gare devant un de ces grands panneaux que l'on trouve devant les lieux touristiques : « L'armée et le peuple luttent contre toute ingérence étrangère », « L'armée ne trahira jamais la cause nationale ». Il faut

décliner son identité et se faire enregistrer par un militaire à la table installée sous un arbre car l'enceinte du palais est une zone militaire ; le règlement m'interdit de m'éloigner de la rue principale. L'entrée coût dix dollars, mais je négocie et, contre trois mille Kyats, on me donne un bout de papier arraché d'un cahier portant quelques mots qui me permettent d'entrer. Le palais se trouve plus loin, au centre de l'enceinte ; sa restauration de 1996 est critiquée dans les guides mais je bénéficie d'une patine de dix ans déjà et trouve l'ensemble intéressant : l'architecture, l'enfilade des pièces, le mobilier et les objets sous vitrines : laques, vêtements, chaussures en or...

Pour le reste de mon séjour ici, je loue un petit taxi bleu : un moteur de moto sur lequel a été ajouté un châssis de voiture. Derrière la cabine du chauffeur, l'espace est réduit. Ma tête touche le plafond et mes jambes doivent rester sur le côté ; le chauffeur me propose pour le lendemain une journée « découverte ». A quatre heures, le matin, il m'attend devant la guest-house et nous roulons jusqu'à un monastère derrière le marché où les moines arrivent déjà en file pour le petit déjeuner, serrés dans leur robe. Je n'entends que le bruit de leurs pieds sur le sol : les plus âgés en tête d'un interminable cortège qui se termine par les novices de six ans ou sept ans. Chacun semble connaître sa place. Des serveurs passent entre les tables avec d'énormes gamelles de soupe de riz et remplissent les assiettes à la louche. Ma présence ne semble déranger personne ; mon hôte répond à mes questions et m'invite à prendre beaucoup de photos à montrer dans mon pays. Puis il me raccompagne jusqu'à la porte du monastère.



Nous partons ensuite au Sud à Kyaukse, visiter la pagode aux serpents. On a beau me parler d'une statue très ancienne, je ne vois qu'un bouddha repeint en doré et des carreaux de faïence comme nous en mettons dans nos salles de bains. Trois énormes boas dorment autour d'une statue de Bouddha. Les pèlerins nombreux, attendent midi, le moment où on leur donnera un œuf. Plus loin, laissant la voiture au bout du chemin carrossable, je suis mon guide à travers champs. Près du fleuve ont commencé des fouilles : des monticules de terre révèlent les restes de temples. Les ouvriers viennent de dégager l'ouverture d'une construction en briques. A l'intérieur, plusieurs statues de bouddha sont emmenées pour être répertoriées. Posé contre le temple, je remarque un petit moule utilisé pour reproduire les tablettes d'argile qui ornent certains temples. Derrière une table, un archéologue, répertorie les sculptures et enregistre les visiteurs. À Amarapura, j'invite pour le déjeuner

chez Daw Hey Htin, à côté de la pagode. On nous apporte les dix huit curies du jour : poulet aux feuilles de moutarde, poisson pimenté, anguilles, lentilles, tofu grillé, aubergines... Au temps du roi me dit Daw Hey Htin, trois cents curies étaient servis au même repas !



La grand-rue résonne du bruit des métiers à tisser. Partout, à Amarapura, on tisse la soie sur de grands métiers manuels. Il suffit de s'attarder devant la porte pour que le chef de famille nous invite à entrer. Nous passons devant une douzaine de métiers ; on nous reçoit au fond de l'atelier, sur une estrade. Une jeune fille apporte du thé, des sucreries, puis la maîtresse de maison nous ouvre les armoires et explique le tissage savant des soies épaisses à motifs de vagues. Au port, je m'attarde à la tombée du jour ; c'est l'heure de la lessive et du bain ; les femmes ont noué leur longy sous la poitrine et défait leurs cheveux. Les enfants sautent dans l'eau et nagent en criant. En une longue file, les camions chargés d'énormes troncs de teck attendent d'être arrimés le long de grands bateaux pour rejoindre la Thaïlande ou la Chine.

Kalewa - Près de l'Inde, une ville fermée



C'est à Rangoon que j'avais rêvé de Kalaymyo en touchant les couvertures en soie sombre dans lesquelles s'enroulent les hommes Haka. La ville n'est pas accessible aux étrangers par la route mais en avion, jusqu'à Kalay, puis en camionnette. Après le barrage marquant la sortie de la ville, le véhicule s'arrête et c'est un garçon de douze ou treize ans qui prend la place du chauffeur ; il s'amuse, va de gauche à droite sur la route, fait la course avec le véhicule qui nous devance et des vingt-sept passagers, je suis la seule à manifester mon mécontentement. Je tape au carreau, avertis que je vais me plaindre à la police, et le chauffeur reprends sa place. L'unique logement qui m'est accessible à Kalaymyo, la Thein Kyauw Aung, dispose de cellules au confort très sommaire pour quatre cents Kyats (trente cents environ !). Pas de fenêtre et les cloisons ne vont pas jusqu'au plafond. En montant debout sur le lit, le regard plonge sur le territoire du voisin ; une planche en bois couverte d'un tissu tient lieu de lit, une grille avec un cadenas ferme la cellule !

A la tombée du jour, je monte à la pagode et rencontre Daw Khin Swe, professeur de maths, qui parle anglais. Elle ne travaille pas le lendemain et se propose comme guide. Mais nous sommes rattrapées par un fonctionnaire de l'immigration qui inspecte mon passeport et m'informe de l'interdiction, de m'éloigner de plus de deux kilomètres du village. Nous essayons de négocier ... Rien n'y fait ! En deux jours, je serai contrôlée cinq fois. Près du fleuve, un mémorial élevé par les japonais rappelle une bataille meurtrière de la seconde guerre mondiale ; Daw Khin Swe me montre les positions japonaises sur l'autre rive du fleuve pendant la seconde guerre mondiale.

Nous traversons le fleuve en barque et marchons jusqu'au village ; des élèves de Daw Khin Shwe habitent ici et nous invitent : thé, riz gluant, bananes ; on parle autour de photos, les leurs et les miennes. Une vieille femme tisse un *longy* Falam : un tissage compliqué sur une double trame. Le plus souvent en soie bordeaux rayé de jaune d'or et de vert et brodé de très fins motifs géométriques, il est maintenant tissé en coton pour des raisons de coût. Il faut près de six mois pour faire un seul *longy*, beaucoup plus pour une couverture. Il faut discuter longtemps ; évaluer la matière première, le temps de travail, la qualité du tissage. J'achète ; valoriser ces tissages montre mon intérêt, procure un revenu et incitera peut-être les plus jeunes à prendre le relais...

Le soir, après un plat de nouilles au restaurant de la rue principale, je retrouve la guest-house pour une nuit difficile, dure et bruyante. A quatre heures, le matin, l'hôtelier passe dans le couloir faisant sonner une cloche, comme si tous les clients étaient censés prendre le bateau de six heures. Daw Thi Thi, prévenante, m'invite pour un copieux petit déjeuner au bord de la jetée, fait la queue pour prendre mon billet et me met dans les mains trois bâtons de riz gluant cuit dans un bambou. Elle me conseille d'enlever mes chaussures « en cas de naufrage, tu seras plus à l'aise... ». Je regarde les porteurs occupés à charger le bateau. Pour un sac mis sur leur dos, ils reçoivent un petit bâton qu'ils gardent dans la main. Puis ce sont dix petits bâtons qu'ils échangent contre un gros et en fin de journée, échangent les bâtons contre leur salaire.

Nous partons dans les temps, les sièges sont durs et l'espace réduit entre les sièges m'oblige à me tordre sur le côté. Le temps du déjeuner, nous accostons sur un banc de sable par une série de planches qui se chevauchent. Sur le sable, deux tentes en plastique abritent les cuisines et quelques tables basses accueillent les clients.

Monywa et les grottes de Paw Win Daung



Nous atteignons Monywa en début d'après-midi, assez tôt pour traverser le fleuve en barque. Sur la rive, je loue une jeep jusqu'à Paw Win Daung. Après avoir rempli le registre et payé les trois dollars réglementaires, je me retrouve seule, suivie par quelques singes ; la colline est creusée de centaines de grottes ornées de sculptures de bouddhas et de peintures anciennes. Certaines ont des allures de bandes dessinées racontant l'histoire de bouddha et ses vies antérieures. Le trait de contour est noir, fin et régulier, l'image peinte aux pigments de quatre ou cinq couleurs constantes dans toutes les peintures. Parfois, la végétation gêne l'accès aux grottes dont le sol est jonché de pierres sculptées. Des escaliers creusés dans la pierre donnent accès à d'autres terrasses. Sur le sommet, un grand réservoir parfaitement rectangulaire et profond de plusieurs mètres laisse imaginer la vie d'une communauté. Le soir tombe, le dernier bateau est parti et un moine me propose de loger au monastère. Le restaurant à l'entrée du site me prépare un plat de riz sauté. Puis on me montre où m'installer, auprès d'une famille de pèlerins, sur une natte en coton. De Mandalay, seules des voitures privées assurent, pour le moment, le trajet jusqu'à Lashio. La route de s'enfonce sous une tonnelle d'acacias puis grimpe dans la montagne tournant en épingle à cheveux.

A l'entrée de Pyi Oo Lwin, nous passons devant l'école de formation des services de renseignements, «l'élite triomphante» affirme une pancarte. D'immenses pépinières montrent l'importante activité agricole de la région. Nous croisons des vélos chargés de bottes de chrysanthèmes colorés. Je pose mes sacs au Golden Dream et file au marché, vaste et animé. J'enfile les allées une à une et découvre les bijoux, pulls en acrylique, antiquités et marchandises chinoises. La calèche qui porte le nom de Manchester United m'emmène pour le tour du vieux quartier de la ville : maison en briques de style cottage, jardins fleuris à l'anglaise... J'imagine ici les fonctionnaires britanniques à l'époque coloniale venant se reposer ici de la fatigue du climat de Rangoon. Après un diner au Krishna, j'essaie de dormir ; ma chambre donne sur la route reliant Mandalay à la Chine. Les camions se suivent toute la nuit dans un vacarme ininterrompu.

Billy, mon guide, qui m'emmène dans les villages, loin, pendant deux jours. Il me raconte l'histoire de ses enfants partis à l'étranger et qu'il ne voit plus, de son métier précaire maintenant que les touristes sont rares...



Le premier jour, nous passons à Sinn Lain Yua, le « village de la route des éléphants », à une heure de marche. A la maison de thé qui fait office de boutique, je questionne les villageois présents : ici vivent plus de mille habitants ; népali, Bamars et lisu. Ils cultivent des fleurs, des arachides et des fruits, des fraises entre autres, des légumes, du riz et des patates douces. Raja et Kamol, deux jeunes Népalais prennent ensuite la parole : ils ne vont plus à l'école, préfèrent les petits boulots mais veulent apprendre



l'anglais pour parler avec les touristes. « Les touristes qui passent veulent voir les fraises et nous serrer la main. Nous sommes contents de leur montrer notre vie. ». Arrive Gusa, un Lisu de Mytkyna en route pour son champ Il ne connaît pas la France mais pense que son dieu est né là-bas. Encore deux heures et demie de marche, et nous arrivons au village de O Pa Yua. Au monastère, nous sommes reçus U Etha Pa et U Ein Da, deux moines solitaires arrivés ici, l'un

à quatre ans, l'autre à six. Ils me demandent si je sais que des moines ont manifesté en septembre 2007, en Birmanie, et s'étonnent qu'en France, nous sachions, alors qu'eux-mêmes en ont seulement entendu parler récemment.

Ils nous montrent la route des éléphants empruntée par Anawratha : arrivé au village, prêt à combattre, les Shans proposent au roi une alliance avec une princesse très belle. Mais une fois à Bagan, le roi fait la fine bouche, et chasse la princesse qui s'en retourne en pleurs, dans son village faisant escale sur la colline face au monastère. Une pagode rend hommage au souvenir de la belle princesse. Nous quittons le monastère, guidés par le moine dont j'entends la voix qui traverse la vallée... « Prenez le sentier qui monte à droite... »



Le lendemain, très tôt, j'enchaîne dans un bus cargo pour Chaukmè. J'escalade un sac d'oignons pour gagner ma place. La route est magnifique, tourne en lacets serrés. Du haut du col, la vue plonge sur la vallée ; au loin, j'aperçois le viaduc de Gotleik, silhouette fine entre deux escarpements. A peine descendue du bus près du marché de Chaukmè, un militaire m'informe que les étrangers ne sont plus admis à passer la nuit ici et que je dois chercher un bus ou un taxi. Dans la rue principale une dizaine de femmes Pa O assises en ligne à même le sol, vendent des figurines en bronze de leur fabrication. Je prends mon temps au

marché, furieuse de toute cette route pour rien ! C'est finalement un militaire m'accoste et me propose, contre mille Kyats, de m'emmener avant l'entrée de la ville au restaurant où s'arrêtent les bus. Et c'est sans casque et à toute vitesse, malgré le contrôle qui verbalise au croisement, qu'il m'emmène. Je gagne Mandalay dans un bus de touristes thaï et poursuis vers Shwebo. Pour sept cents Kyats j'ai la place à côté du chauffeur «Aché kan», la pièce du devant en birman. Dans la banlieue de Mandalay, nous passons dans le quartier des tailleurs de pierre : des centaines de bouddhas attendent preneur, la plupart sans visage, en vue d'une commande particulière : le regard vers le bas, de grandes oreilles... Puis nous longeons les zones inondées, le long du fleuve ; des familles ont laissé leur maison et installé une bâche sur le bord de la route, en attendant la décrue. Nous atteignons Shwebo à dix heures ; j'ai la journée pour visiter la ville en trishaw.

A la gare où je vais réserver une place pour Mytkyna, on examine mon passeport. Le ticket en première classe coûte vingt-quatre dollars ; j'en ai vingt-trois ou vingt-cinq, mais le fonctionnaire, pas plus que le chef de gare, n'ont pas de monnaie ; il ne veulent pas me rendre la monnaie en Kyats ! Il faut l'appoint en dollars, ou pas de billet ! Le chauffeur de trishaw suit la conversation et prend la situation en main ; un



ami à lui possède un dollar. Il se lance dans un circuit que je ne maîtrise pas et qui nous emmène faire le tour de toutes les célèbres pagodes de cette ancienne capitale. Deux crevaisons successives nous obligent à échanger le trishaw pour un vélo au porte bagage peu confortable, puis nous filons vers l'étang et le canal, reste d'un des plus anciens systèmes d'irrigation du pays. Enfin, à un angle de rue, nous trouvons, par hasard, le copain et le dollar manquant, que j'achète au prix fort. Et à seize heures, mon guide me dépose à la gare avec l'appoint. Le fonctionnaire de l'immigration veut maintenant savoir pourquoi je suis venue ici en bus ! Je finis par sortir ma note d'hôtel de Mandalay qui semble le satisfaire et qu'il accroche au formulaire, témoignant de sa vigilance ! Puis, le train arrive, sans voiture première classe... Je proteste auprès du contrôleur, car le montant payé correspond à près d'un mois du salaire local, pour une première classe qui m'a été imposée. L'argument est de choc ! On m'offre deux sièges en bois de deuxième classe pour le prix d'une première classe et l'assurance de les garder toute la nuit !

Dès le départ, viennent s'installer de l'autre côté de l'allée deux fonctionnaires en civil et un prisonnier, pieds et mains enchaînés. Pourquoi viennent-ils s'asseoir en face de moi alors que bien des places sont encore vides ? Ils posent un cadenas, libérant les mains du prisonnier et se mettent à manger. Je guette l'occasion et, une fois le gardien le plus âgé endormi, offre repas et cigarette au prisonnier. Le refus est poli et le gardien affirme que le prisonnier va manger lui aussi. Nous traversons une plaine de grands

champs de riz bordés de palmiers d'arec. La nuit est longue, le train bruyant me secoue. A mon réveil, mes trois voisins ont disparu...

Myitkyina - La source de l'Irrawaddy, les villages Lisu et Kachin, Le lac Indawgyi

Il est treize heures lorsque nous atteignons Myitkyina, et je gagne l'hôtel YMCA à pied. «Welcome home» me dit la patronne en ouvrant la porte ! On me donne une chambre économique, grande et propre mais plutôt bruyante, avec douche et toilettes à partager à l'étage. Myitkyina est encore une petite ville tranquille, mais souffle déjà le vent du changement : des constructions clinquantes remplacent les maisons en teck...



En route pour le marché, je trouve Ko Tha Phu, mon guide, qui m'accompagnera au lac Indawgyi. Il nous faut retourner à Hupin à quatre-vingt kilomètres au Sud par le train qui part demain matin, à quatre heures. D'ici là, il me reste la journée et je commence par m'asseoir à la maison de thé, sur le trottoir ; Seide, ami et contact local qui va déposer ses enfants à l'école, s'arrête et, après les salutations d'usage, m'offre sa moto et sa compagnie pour la journée. La moto n'a qu'un porte-bagages métallique et manque de confort. Nous partons au Nord ; même en conduisant, Seide est intarissable et me raconte d'in vraisemblables histoires de vampires et d'hommes tigres que l'on trouve près du lac Indawgyi. Sur une vingtaine de kilomètres, des ouvriers chinois étalent graviers et goudron portés dans de grandes cuvettes. Il nous faut deux heures pour atteindre le confluent de la Mehka et de la Malihka, source de l'Irrawaddy. Sur un banc de sable, trois bâches en plastique abritent des gargotes où déjeunent les chercheurs d'or des environs. Tous, ici, sont chinois et chaque unité, arrimée à la berge récupère, me dit-on, environ un kilo d'or chaque jour, emmené par bateau rapide directement en Chine. Sous un toit de paille, on nous fait griller du poisson très pimenté, accompagné de riz. Sur le retour, nous retrouvons les villages parcourus l'an passé et laissons des moustiquaires selon le nombre d'enfants. Parfois, on nous invite à entrer, boire le thé ; une femme ouvre un placard et sort les tissages, ceux qu'elle utilise les jours de fête, qu'elle tient de sa mère ou de sa grand-mère, et s'engage de longues discussions sur la vie dans le village, les enfants, les espoirs...





Seide s'est lancé dans une négociation animée pour des cornes de chèvres très prisées dont il fera des ergots tranchants à fixer aux pattes des coqs de combats. Une vieille porte un collier traditionnel de perles de pierre ocre dont le fermoir est fait d'un gros bouton en os, poli et brillant. A quatre-vingt dix-huit ans, elle revient de son champ de canne à sucre et porte un lourd panier sur le dos. Sur le côté de sa maison, une femme, tisse de longues bandes de chanvre grège finement rayées de bleu, sur un étroit métier en bambou. Elle utilise pour la trame une plante de la forêt qu'elle cueille et file en juillet, chaque année. Nous discutons longtemps

avant de faire affaire et je commande une chemise Lisu que je paie d'avance et passerai prendre à mon prochain passage. Elle arrache une feuille d'un cahier pour me faire un reçu. Seide m'emmène ensuite chez sa tante qui collecte les tissus de la région avant de les emporter à Rangoon pour les vendre. Malgré l'heure à laquelle nous arrivons, elle fait apporter les ballots, étale sur le sol et m'explique ce qu'elle en sait. Je choisis un sac rebrodé de tiges d'orchidées, de perles de métal, ailes de coléoptères et de boutons en verre. Deux gros cabochons brodés serré sont sertis de cauris brillants. Du bord supérieur tombent en grappes de très fines tresses de fibres d'orchidées. Respectant les matières, les couleurs, les motifs du groupe auquel elle appartient, c'est une artiste qui a fait de son sac de tous les jours un chef d'œuvre !

Sur le retour, Seide m'arrête d'office au musée ; je l'ai visité plusieurs fois mais apprécie les efforts du directeur qui, malgré le peu de moyens, organise des expositions temporaires et enrichit la collection. Pour l'instant, le générateur est en panne, mais tout le monde se mobilise pour transporter les tissages que je demande à photographier près des fenêtres : 72 échantillons des



motifs de tissages Kachin : champs de pavot, empreintes de tigres et de cervidés, rizières, pagode, village, grenouilles, paon... Je prends chaque motif en photo, jusqu'à l'irruption d'un voisin qui emmène urgemment le directeur sur sa moto : le dépôt de carburant voisin de sa maison a pris feu, il faut faire vite ! Plus tard, nous passons prendre des nouvelles ; il y a encore un grand attroupement. L'armée est là, réglant la circulation, les pompiers aussi, empêchant les gens d'approcher..., et tout le voisinage jette des seaux d'eau et sort encore par le toit ce qui peut être sauvé. Le directeur a lui aussi mis ses biens sur la route. : quatre malles, une table, une télévision et quelques paniers contenant du linge. Mais le feu est maîtrisé !



A la tombée du jour, je marche le long du fleuve : des gargotes surplombent la rive ; autour d'un thé, je discute avec des jeunes. Que j'apprenne leur langue me vaut une salade de gingembre, délicieuse, offerte avec gentillesse. Le lendemain à quatre heures, deux longues files s'alignent devant les guichets de la gare ; il me semble que nous n'arriverons jamais à acheter notre billet avant le départ du

train ! Mais un fonctionnaire, en charge des touristes, se plante devant moi et m'emmène dans un bureau. Le billet pour Hupin coûte deux dollars en troisième classe pour moi et trois cents Kyats pour mon guide. Les vendeurs défilent en enjambant les gens endormis dans l'allée. Par ordre d'apparition arrivent un marchand de glace qui, pour soixante Kyats, donne un cornet rose fluo assorti à la boule de glace... puis un vendeur de poudre miracle qui rend la peau blanche et enlève les odeurs de transpiration... un autre propose une poudre pour l'estomac et des granulés pour fortifier les enfants, qu'il propose en dégustation. Puis défilent les marchands de sucreries : fruits marinés dans le vinaigre, le sel et le sucre, graines de tournesol aromatisées... Arrivent ensuite les fast-foods. Mes voisines achètent leur repas : curry soigneusement plié dans deux feuilles de bananier croisées, riz brûlant dans une autre. La vendeuse ouvre les paquets, verse le curry sur le riz, rajoute une poignée d'oignons grillés et une cuillère pour trois cents cinquante Kyats... Suivent les loueurs de bandes dessinées, personnels du train qui, pour arrondir les fins de mois, offrent cinq bandes dessinées pour deux cents Kyats la journée.... Ensuite, à l'arrêt, montent des quêteurs pour pagodes en construction qui secouent leurs « tirelires » Et puis, tout recommence, le vendeur de glace..... En 1988 me dit Ko Tha Phu deux démineurs se tenaient debout à côté du conducteur du train en raison de bombes fréquentes, posées sur les rails.

Dans ce sens, il faut cinq heures pour faire les quatre-vingt kilomètres séparant Hupin de Myitkyina. Dans la grand-rue, derrière le passage à niveau attendent les camionnettes pour le lac Indawgyi. L'une est déjà pleine, chargée de sacs de riz et jerricans d'essence sur lesquels on a fixé des bancs en bois pour les vingt-deux passagers. Nous déjeunons d'un byriani au restaurant indien en face du véhicule, puis escaladons



pour trouver une place. Nous sommes assis très haut ; j'ai une place sur le bord qui me permet de me cramponner à la barre. Mes voisines disent attendre depuis trois heures ; nous devons patienter encore trois heures et payer à l'avance le trajet (2500 Kyats chacun) pour permettre au chauffeur de faire le plein

d'essence. Enfin, nous partons et traversons la plaine : rizières et palmiers d'arec. La piste est une suite d'ornières profondes qui font pencher la camionnette.

Après deux heures de trajet, nous faisons une halte dans un joli village, le temps d'un thé. Ensuite, ça grimpe ! L'équipe technique descend dans les virages pour guider le chauffeur entre le vide et les ornières, pleines de boue. La piste s'enfonce dans la forêt de tecks en fleurs : grosses grappes de très fines fleurs



jaunes qui accrochent la lumière. Il nous faut plus de trois heures pour arriver au bord du lac. Le jour tombe. La guest-house privée a été fermée, en raison d'un vol nous dit-on ; on ne m'autorise pas non plus à passer la nuit au monastère ; il ne me reste donc que la guest-house du gouvernement : maison en teck entourée d'une grande terrasse donnant sur le lac (quinze dollars, et pas de discussion !). Nous partons dîner d'un riz avec des œufs au plat, puis Ko Tha Phu m'invite au «cinéma» qui diffuse une vidéo d'un film d'horreur américain (cent Kyats l'entrée). Tout le village est là, dans une pièce étroite et sans fenêtre, les enfants devant,

assis par terre regardent bouche bée ce film en anglais qu'ils ne comprennent pas. Au retour, je trouve la guest-house dans le noir ; il y a bien un générateur au village, mais il n'alimente pas la guest house... et le générateur de la guest-house ne sert que pour les VIP me dit-on, c'est-à-dire les militaires ! Il n'y a pas d'eau non plus et une fois dans ma chambre, j'entends le gérant fermer la porte à clé derrière lui. Je crie et menace de me plaindre, mais rien n'y fait, il part sans me répondre et me laisse seule, cadénassée dans cette maison noire ! Le matin, le copieux petit déjeuner ne suffit pas à rendre ma bonne humeur ; je refuse le bateau de la guest-house, et en négocie un autre chargé de nous attendre au prochain village. La piste est en mauvais état. Aucune voiture ne circule entre juillet et novembre. Nous mettons parfois les pieds dans des mares croupissantes. A l'entrée du village suivant, une jeune fille nous guide jusqu'au bateau qui s'approche. Il faut avancer dans une sorte de mangrove, très vite en raison d'énormes sangsues qui infestent le coin, «plus longues que le tour d'une patte de buffle» dit la jeune fille.

Le lac, bordé de forêt, est sinistre et sauvage mais les villages alignent le long de la piste de belles maisons en teck très hautes, dont le rez-de-chaussée sert de parking aux éléphants... Car ici, on fait ses courses en éléphant ! Un long pont en teck relie la pagode du lac à la berge. On nous y offre du thé et des bananes. Un vieil homme raconte la guerre : porteur pour l'armée japonaise entre 1942 et 1945, il a vu un avion anglais tomber dans le lac, juste ici. Nous laissons le bateau et prenons la route, direction Nord-est. Devant nous, une dizaine d'hommes travaillent à reboucher les ornières ; je distribue de la vitamine C, mais on range soigneusement les cachets pour les enfants... Puis l'un d'eux se met à parler : « C'est du travail forcé, sachez-le ! Si nous refusons, il faut payer une amende, et on n'a rien, pas

d'argent ! Comment pouvons-nous cultiver nos champs si nous refaisons la route ? Et que mangerons-nous si nous manquons les semailles ?» Le village suivant marque la fin de la piste ; nous marchons dans d'immenses flaques d'eau sablonneuse. Plus loin, la piste devient un sentier d'où arrivent des chevaux fatigués menés par un couple dépenaillé. C'est la forêt épaisse où vivent encore tigres et animaux sauvages, la région des mines de jade de Pakant. On s'y rend à pied, le matériel porté à dos de cheval ou d'éléphant et les touristes ne sont pas autorisés à s'y aventurer. Je m'arrête chez le bijoutier où un homme vient y vendre de la poudre d'or. Un militaire demande mon passeport ; je lui écris sur un bout de papier les habituelles coordonnées : numéro de passeport, de visa, nom, et le voilà qui file faire son rapport... Nous avalons un bol de nouilles devant une vidéo, avant de faire le chemin en sens inverse pour retrouver chauffeur et bateau. Le jour tombe ; les éléphants regagnent leur parking. Celui que je suis a un cornac shan qui lui chuchote des mots à l'oreille ; je vois le pachyderme s'asseoir, lever sa patte le temps de lui passer une chaîne. Puis le cornac grimpe, prenant appui sur les défenses et l'emmène en lisière de forêt, pour une nuit libre. Le bateau nous ramène au soleil couchant ; la forêt passe du vert au



noir, les montagnes, derrière, au gris. Après mes protestations du matin, l'hôtelier a fait remplir le fût et je me douche à la lumière d'une mince bougie. De la fenêtre, je vois les enfants qui se baignent et attrapent des sangsues. Je dîne de beignets de légumes et de thé. Ko Tha Phu, lui, avale une quantité incroyable de riz. De nouveau, ce soir, l'hôtelier ferme la porte à clé et me laisse....

Réveil à six heures. Dans la grand rue la camionnette qui nous a amenés trois jours plus tôt n'a pas bougé, mais, c'est une chance, elle rentre à Hupin à quatorze heures. Le chauffeur prend nos bagages et nous fixe un rendez-vous au prochain village. Nous longeons le lac vers le Sud. Au village suivant, un homme nous montre la pagode ancienne au fond de son jardin. Il est médium, guérisseur de désordres en tout genre que les moines viennent consulter de loin pour acquérir du pouvoir. Il porte des scarifications rouges faites avec des poudres magiques destinées à le protéger des mauvais esprits avec lesquels il négocie. Sa femme ouvre une noix de coco pendant qu'il parle : suite à plusieurs décès inexplicables, les gens ont déserté cet endroit ; il a acheté maison et terrain pour trois cents Kyats il y a trente ans (vingt cents !). L'endroit a retrouvé son calme et son pouvoir est reconnu !

Nous reprenons la route. On charge et décharge les éléphants. Une famille semble venir de loin, avec trois enfants entre un et cinq ans. L'aîné me demande de l'eau et finalement, chacun boit et les langues se délient. Plus loin nous disent-ils, il y a l'armée, mais en prenant le sentier, sur la gauche à travers les bambous, un camp de chercheurs d'or s'est installé. Plus fort que le bruit des cigales et des oiseaux de

la forêt, j'entends déjà le bruit du générateur. Un petit canal de dérivation amène l'eau une première fois tamisée à une jeune femme qui cherche au tamis, la poussière d'or résiduelle. Deux hommes jettent la terre sur le tapis et surveillent ; ici, quand on a de la chance, c'est un ou deux grammes par jour que l'on trouve, bien peu d'or pour le saccage d'une forêt !

A midi, nous arrivons au village, sur la route. L'heure du rendez-vous avec la camionnette approche. Nous déjeunons à la tea-house. On m'offre une savonnette à la pomme et une douche derrière le centre administratif, et c'est le serveur de la maison de thé qui pompe pendant que je me lave dans la cabine en bois... La voiture, presque à l'heure, arrive chargée de quarante jerricans vides d'essence. Nous faisons une halte, le temps de changer une roue crevée, et pour moi, de regarder la forêt, les tecks en fleurs. De Hupin le prochain train pour Myitkyina passe, nous dit le chef de gare, vers dix-sept heures. A dix-huit heures trente, les moustiques attaquent et nous allumons des serpentins anti-moustiques dans cette salle d'attente en plein-air. Un train cargo arrive à vingt heures, «une expérience ferroviaire inoubliable» prédit Ko Tha Phu ! Une banquette en fer fait le tour du wagon où s'entassent, au milieu, les sacs de pousses de bambou sur lesquels je ne peux m'asseoir. Fatiguée, je me fais une place sur la banquette. Les arrêts en rase campagne, ne durent que quelques minutes, le temps de pousser les sacs sur la voie les pousses de bambou et de charger du charbon de bois, poussé à l'arrêt suivant et remplacé par des ananas.... Je m'endors. Il est trois heures trente du matin lorsque nous arrivons et j'ai bien du mal à réveiller le gardien de la guest-house !

Putao – au pied des montagnes enneigées



C'est à Rangoon que j'ai dû demander une permission pour visiter Putao. Rien à payer, mais deux semaines de délai et d'incertitude. Pour moi, c'est bon ! Je partirai pour cette ville dont j'ai souvent rêvé. L'excursion grève lourdement mon budget, mais mon acharnement à discuter en birman a porté ses fruits et, sur le papier, le budget semble adéquat au programme chargé. De Mytkyna, j'ai pris le vol du matin, et

me voilà à dix heures dans l'unique pièce de l'aéroport, avec quelques commerçants, Rawang ou birmans, le personnel de l'immigration et de l'armée, et mon guide, Ko Myo. Il fait un froid de canard et je comprends que je ne serai pas libre de mes mouvements ici. Ne serai-ce que pour sortir de l'aéroport, malgré mon permis, il faut discuter. Dehors attendent deux véhicules : celui prévu pour mon transfert,

déjà plein, et celui de l'armée. Nous emmenons une dizaine de paysans du coin chargés de lourds paniers, les joues rougies par l'air vif.

Ko Myo est birman. Il est la condition de mon séjour ici et ne me quittera pas ; il est responsable de moi et m'indique ce qu'il attend de moi : nous devons d'abord nous acquitter des obligations, soit seize copies de mon visa, passeport et du permis, qui seront distribuées ce matin même aux autorités : armée, services de renseignements, et immigration. Nous nous lançons alors dans une joute verbale, lui ayant pour objectif de me faire laisser ici le plus de dollars possible, et moi de résister. Il veut un porteur et une somme faramineuse pour la nourriture. Rien n'y fait de mes propositions pour porter la moitié des vivres, de faire le feu et de manger simplement finissent de l'effrayer. Tentant de limiter les dégâts côté nourriture, j'embauche Ko Maung qui porte et cuisine comme un chef, mais il est aussi traducteur car Ko Myo, guide birman, ne connaît pas vraiment la région et ne parle aucune langue locale !



La ville a l'allure d'un village. Au carrefour se trouve le bâtiment du marché : sur le tour, les boutiques d'artisanat, vêtements traditionnels, masques de plongée et articles de cuisine ou de médicaments traditionnels sont ouvertes toute la journée ; pour le reste, légumes, viande et poisson, il faut venir avant 11 heures. J'achète l'artisanat du coin : chapeaux Rawang ornés de défenses de phacochères, bandouillère et coiffe de mariée ornée de gros disques de

conque, et les plantes médicinales très réputées du coin.

Ici, les maisons sont entourées de potagers et de murets de grosses pierres rondes tirées du fleuve. Des palmiers à feuilles très larges que l'on appelle ici Thin Kaw trees poussent parfois entre les pierres. On choisit avec soin parmi les sachets de graines apportés de France. Nous croisons les enfants rentrant de l'école, sans uniforme, emmitouflés dans de gros pulls et couverts de bonnets la saison des kumquats et des



pamplemousses que l'on conserve plus de six mois chacun dans un fin sachet de plastique et qui tapissent l'intérieur des maisons. C'est aussi la moisson. Dans les champs, les familles construisent un abri en paille et s'y installent, le temps de faucher le riz. Ensuite, il faut séparer le grain, mettre en sac, et rapporter les sacs sur le dos, un bandeau appuyant sur le front. Au retour, nous nous arrêtons près du golf, dans la clairière. De vieilles églises en bois se côtoient : l'église baptiste, celle des adventistes...

Des champs arrivent les villageois en nombre qui convergent tous vers la clairière pour rentrer chez eux, comme un passage obligé. J'entends les chants, les appels joyeux, les cloches des vaches.

Ko Myo ne me lâche pas, un peu rigide sur l'horaire des repas, toujours au Kain Su Ko, face au marché, où il semble avoir ses habitudes ; je lui préfère Ko Maung, le porteur, discret et poli, mais prêt à répondre à toutes mes questions. Je loge à la Kakaborazi Guest House, dans le camp militaire, dérogeant pour une fois à mes principes. Je suis seule, entourée de baraquements. Au petit matin, un vieux militaire m'apporte dans le froid glacial mon petit déjeuner sur la terrasse ; en contrebas, j'assiste au lever des couleurs du bataillon de Putao, puis nous partons en voiture... l'un des onze véhicules privés de Putao, passons Hoko, un village Rawang et Kong Ke Tong, jusqu'à la Malika Ici, on cultive pamplemousses, ramboutans, thé, kassava, courges, kumquat, et bien sur le riz, récolté en novembre. On évalue la population du village à 133 maisons de 7 personnes... De même pour la récolte comptée en jours de portage par la famille. Ainsi le père, la mère et un garçonnet portant chacun un sac, évaluent leur récoltent à 21 jours de portage.



Ensuite, plus de route, plus de voiture, nous sommes seuls. Nous traversons Pan Hlei, village Khamti Shan (Kam = glace, Ti = lieu). Sur un ruisseau, une famille a installé un moulin à eau qui broie les graines de moutarde pour en extraire l'huile.

Les maisons en teck sont hautes, entourées des murets de pierres rondes, cimentées par la terre. La population de la région de Putao est majoritairement Rawang. On salue en disant « Pomerang » en serrant la main, on dit merci avec de grands « Oh Ha ». Après deux heures de marche, deux ponts en bambou et trois en pierres et bambou, nous sommes à la Putao Trekking House. Pour le moment, tout le monde est aux champs mais Ko Maung prend possession de la cuisine. Pendant que j'écris, dans le soleil du jardin en mangeant des kumquats, je n'entends que quelques coqs et le raclement de la cuillère de Ko Maung qui prépare le déjeuner. Deux faucons planent au-dessus du jardin. Lassée par le discours officiel de Ko Myo, je m'éclipse pour une douche à la rivière, seul endroit où il ne me suivra pas... et me mêle aux femmes du village qui rient en me voyant. Les vieilles, à la rivière, se plaignent de douleurs. Non pas qu'elles n'aient pas les moyens d'acheter ; mais l'unique boutique du village ne vend que l'essentiel, porté à dos d'homme depuis la ville. Elles viennent chercher, le soir, les comprimés qu'il me reste.

Nos hôtes reviennent des champs à 17 h 30, tuent un poulet.... Ils ont 82 ans, et 73, mais ils rentrent de leurs champs à une heure de marche, un sac de riz sur le dos. Ko Aung se révèle un excellent cuisinier

et un conteur hors pair. La nuit est froide ; nous nous serrons autour du feu, buvant du thé brûlant pour nous réchauffer et je l'écoute, médusée, me raconter la chasse à l'ours avec son oncle, lorsqu'il était petit. Il mime la mère ours attrapant du miel, lèchant sa main et la passant derrière à son petit, sans se retourner, une fois, deux fois et, à la troisième, le vent lui ayant apporté l'odeur des chasseurs, elle détale sans son petit. Puis c'est la chasse au phacochère, plus dangereux que l'ours s'ils sont nombreux. Nos hôtes nous répondent à toute question avec gentillesse. Il est tard, mais demain, ils iront à l'église, car c'est dimanche, et se reposeront. Leurs trois enfants sont tous missionnaires, deux à Putao, une au Canada, Ils ne les voient jamais mais savent que tout va bien par un message, de temps en temps. S'ils ont besoin d'argent ? Ils vendent une partie de la récolte, ou bien vont à la rivière, chercher de l'or, et le vendent. Cette vie tranquille et sage m'émerveille. Comme Ko Aung, ils sont nés ici. Ils savent que l'endroit est encore préservé, qu'une poignée de touristes seulement viennent ici dans l'année. Mais à Putao, les birmans commencent à arriver ; ils tiennent déjà les magasins. Ko Maung a peur que tout ça ne change...



Je dors dans une grande chambre aux murs en teck, sous mon duvet et deux couvertures. Nous quittons la maison le lendemain après le petit déjeuner pour Marchampaw. La route est belle et le temps nous permet de voir la chaîne des montagnes enneigées. Je marche en mâchant des kiwis secs achetés en quantité la veille. Marchampaw n'est qu'un petit village construit au bout d'un long pont suspendu. Nous y arrivons à 10 heures. Ko Myo m'avait prédit une nuit difficile, dans une cabane, à la dure, mais à notre arrivée, les « trois officiels », responsables de l'immigration, des renseignements et de l'armée sont là pour nous accueillir avec un discours inattendu. Ils se disent heureux de me voir ici et nous offrent des chambres dans la guest house du gouvernement. La guest house offre une literie rudimentaire, mais des chambres très spacieuses et une terrasse magnifique donnant sur le fleuve. Ko Maung a préparé le feu et nous sert sur la terrasse un repas trois étoiles , puis de thé, et d'interminables récits Il rêve d'accompagner l'expédition qui se prépare pour le Kakaborazi dont le camp de base se trouve à 24 jours de marche de Putao. Il marche en tongue, n'a pas de sac à dos ni de duvet. Ko Myo est mieux équipé, mieux payé aussi... Mais c'est lui qui vient à Rangoon une fois par an pour renouveler sa carte de guide. Ce dernier soir, je laisse mon duvet à Ko Maung et mon sac à dos à Ko Myo, promet des chaussures de montagne et des polaires et nous buvons à ces bons moments de partage.

Les officiels nous ont donné leur feu vert pour prendre le bateau et remonter le fleuve. C'est encore une excursion très chère ; mais les raisons sont bonnes ! L'essence vient en jerricans de Mandalay à



Mytkynar qui se trouve à 4 jours de camion, accessible seulement en saison sèche. Puis il faut l'acheminer ici à dos d'homme. Il faut un bon moteur, le courant est très fort. La forêt entoure le fleuve, régulièrement traversé par des ponts suspendus en liane et bambou, mais je ne vois pas de village. Nous accostons au milieu d'oiseaux sauvages et de poules d'eau sur une île de rochers façonnés par le courant. L'eau est parfaitement limpide, je vois le fond du fleuve, les troncs charriés par la fonte des neiges et bloqués par les rocs, les poissons. Puis, après un déjeuner juste au bout du pont suspendu, nous gagnons l'aéroport. Je fais provision de kumkuats et de plantes miraculeuses ; Ko Myo et Ko Maung sont là, à la passerelle de l'avion ; je me souviens de leur sourire.

Je quitte Myitkyina le matin suivant par le bateau rapide qui rejoint Bahmo en quelques heures. Sur la jetée, un fonctionnaire de l'Inland Water Transport attend les clients assis derrière une table me tend un ticket première classe. Je tente de négocier le droit d'acheter un billet de seconde classe mais rien n'y fait ; je suis étrangère et paierai la première classe me donnant droit à la cabine VIP où je tiens juste assise. Un moine s'y trouve déjà qui du coup, descend en seconde classe, son statut ne lui permettant pas de voyager à côté de moi.

Le fleuve est d'abord large, bordé de grands arbres qui se reflètent dans l'eau puis il s'enfonce profondément jusqu'au passage des gorges. Autour, la forêt résonne de bruits amplifiés par les rives escarpées. A Bhamo, débarquer demande un peu de réflexion : mes bagages sont lourds et encombrants mais les porteurs nombreux ; je paie un jeune qui saisit mon sac et me tend la main pour franchir la



passerelle, une longue planche tremblante...Il suffit ensuite de remonter la pente, et me voilà en centre ville sur le «Strand», majestueuse avenue ombragée par d'immenses arbres ! Je loge au Friendship, seul hôtel autorisé à accueillir les étrangers. A cinq dollars la chambre, le confort est formidable : douche chaude, ventilation, petit déjeuner gargantuesque...Tôt, le matin suivant, je loue une carriole à cheval qui m'emmène au petit trot jusqu'à la vieille ville. Nous traversons des villages paisibles ; des écoliers suivent la carriole à vélo. Plus loin, un match de foot a rassemblé le village entier : des spectateurs courent en suivant les joueurs, le long du terrain ; d'autres, sur une moto, un vélo ou une carriole, s'agglutinent le long du fossé. Puis, au tournant de la piste apparaît ce qui me semble une petite fortification ; les

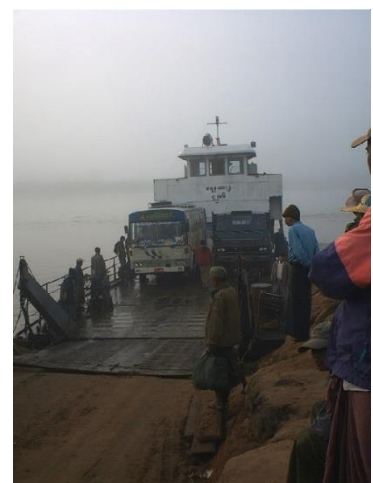
bâtiments, sur la hauteur, ont été restaurés, peints à la chaux. Devant, les rizières luisent du vert anis des jeunes pousses de riz juste repiquées.

Je suis sur la jetée à six heures. Le bateau rapide m'emmène à Shwegu en quelques heures. Une guest-house jouxte le débarcadère, la seule adresse actuelle pour les étrangers. Les cabines et les douches sont repoussantes ! A peine rempli le formulaire de l'hôtel, un homme se présente, fonctionnaire des services de renseignements et, dit-il, chargé d'enquêter ! Je réponds docilement à ses questions et, flairant son retour éminent avec l'interdiction pour moi de quitter la ville, je saute le déjeuner et me dirige vers le fleuve pour trouver «l'île secrète» dont on m'a parlé plusieurs fois. ...



Une jeune fille, vendeuse au marché se propose comme guide et le passeur nous emmène à Musé, de l'autre côté du fleuve, puis en barque, nous obliquons vers l'île. Du fleuve, une longue allée couverte inondée nous conduit à une jolie pagode, un champ de stupas et un petit trésor de Bouddhas en albâtre. Après le dîner face au fleuve, le gérant de la guest house m'annonce une visite pour moi : un monsieur en moto chargé de me ramener à son supérieur des services de renseignements. Je pars sur le porte bagage, suivie par le tenancier de l'hôtel, inquiet ! Dans la maison où nous arrivons, deux hommes en civil regardent un film d'horreur, et se mettent à hurler. Je souris du bon tour joué, répond aux questions et tard, on me ramène en moto à ma chambre.

Le bateau venant de Bhamo passe vers treize heures ; je marche le matin dans la ville, visite un beau monastère ; six jeunes novices répètent les textes sacrés devant un moine. Je me fais discrète, à l'arrière, mais repars avec un sac plastique rempli de mangues... et gagne le fleuve au coup de corne annonçant l'arrivée du bateau. Ma place est derrière l'estrade réservée aux moines, occupée en fait par deux militaires gradés. Plusieurs fois, nous traversons le fleuve, suivant la profondeur et les courants. Les hommes jouent à la table voisine. En



regagnant ma place, une famille m'invite à partager une salade de feuilles de thé. Puis, le jour tombe ; je déplie mon duvet et mes voisins s'amusent d'un lit si petit qu'il tient dans un sac !

Le jour nous réveille mais rien ne presse ; les voisins bougent : toilette, douche, application de tanaka.



Un fût, à l'extrémité du premier pont remplace la cabine de douche, bouchée ; je me mets dans la queue et observe la marche à suivre : rester toute habillée, se savonner, ne pas gaspiller l'eau que l'on verse avec un bol depuis le sommet de la tête. Je me sèche au vent, sur le pont supérieur et déjeune tôt de deux œufs frits et de riz au restaurant du pont inférieur. Quatre tables en formica d'un côté, de l'autre, un

guichet donnant sur la cuisine noire de fumée... Mes deux voisines voyagent juste avec un panier de nourriture, un longy de rechange et l'inévitable nécessaire à tanaka : une pierre ronde sur laquelle elles frottent une branche de tanaka avec un peu d'eau. La crème est ensuite étalée sur le visage avec une petite brosse. Après une douche, coffee mix et gâteau sous cellophane me semblent délicieux. Enfin, de loin, j'aperçois la silhouette massive de Mingun ; le bateau vire juste devant et accoste à Mandalay. Le port semble d'un autre âge : flottille de minuscules bateaux aux voiles rapiécées, chargés de sacs et de vieux fûts que l'on fait rouler entre deux planches pour les charger ensuite sur un char à bœufs... Un petit taxi bleu m'emmène à la Royal Guest House, en pleins travaux d'embellissement !

Mandalay - Les monastères, le fleuve, les artisansJ



Je dîne au Lashio Lay d'un poisson cuit dans une feuille de bananier et réserve la journée suivante au marché. Le rez-de-chaussée est animé et bruyant. Les tongues en velours rouge s'empilent, les fournitures scolaires : cahiers imprimés en noir et blanc sur du papier recyclé gris, rouleaux de tissu, sacs birmans, accrochés les uns à côté des autres selon leurs régions d'origine, accessoires de cuisine...

Le premier étage, diffuse les odeurs des plantes médicinales, vendues par les indiens ; on y trouve aussi la parfumerie, les teintures, les couturières, et quelques bijoutiers. L'électricité y est plus qu'aléatoire et on s'éclaire à la bougie. J'aime flâner ; derrière les vitrines, à côté d'un petit Bouddha, on a posé quelques fleurs fraîches et arrangé ce que l'on a à vendre : fausses ou vraies pierres, jades, bols en argent martelé, bagues vieillottes ornées de petits rubis, boucles de ceinture en argent...

Du marché, je longe les murs des monastères, passe jusqu'au marché de jade. L'entrée y est réglementée et les étrangers doivent payer un droit de trois dollars, mais un jeune se propose pour m'emmener voir un de ses oncles et me fait rentrer par une porte de côté : des centaines de commerçants ont aligné leur table. Ici, le jade a parfois la couleur des émeraudes et se négocient au prix des pierres précieuses.



Je continue jusqu'à la pagode Mahamuni. De longues allées couvertes abritent les boutiques de sculpteurs de bouddhas en pierre ou de trônes en bois doré, articles de monastères, et astrologues. Les allées mènent au grand Bouddha, déformé par les couches d'or appliquées inlassablement par les hommes. Les femmes n'y ont pas accès, mais peuvent charger un homme de le faire pour elles. Au retour, je dîne dans la rue, à l'étal de chappattis installé sur le trottoir. Près de moi, un jeune garçon pétrit la pâte dans un seau rouge. Il enfonce des poings soulevant la pâte. À côté, sur deux tables, ce sont quatre jeunes filles qui préparent les boules régulières et de même taille, qu'elles badigeonnent d'huile avant de les étaler et de les replier. À même le fourneau, plus loin, trois hommes cuisent les galettes sans cesse, les glisse pliés dans un sac plastique. Un monsieur s'arrête commande, et repart en accrochant à son guidon six petits sacs contenant certains des chappattis, d'autres du thé chaud.

Pour les deux jours suivants, j'ai pris un guide et nous partons en bus pour Meiktila. C'est un petit trajet en bus peu fréquenté par les touristes, aussi, je refuse de payer cinq fois le prix birman : je parle birman, paierai comme les birmans ! Les voyageurs approuvent... le chauffeur cède. Le temps du voyage, les blagues fusent, que je ne comprends pas toujours.... Mon guide a de la famille ici, et nous commençons par un repas chez sa cousine avant d'escalader une carriole à cheval. La région vit du tissage du coton et de la teinture. Nous traversons une rivière, aujourd'hui bleue ; demain, on passe au vert, me dit-on. Le coin est sec. On extrait ici la potasse, transformée sur place en savon ; les cheminées en briques signalent les ateliers de fabrication. La carriole nous dépose devant la porte d'un monastère du XIIe siècle. Un moine vit ici seul, mais il nous offre du thé, des sucreries. Seule la charpente a été restaurée. Les sculptures, coffres, laques, sont là, intactes depuis le XIVe siècle ; rien n'a été touché ni vendu. L'abbé me montre le coffre offert par un prince, au XIIe siècle, portant de savants dessins en fils de laque appliqués puis peints, les Bouddha en or, les poteries, les livres dorés à la feuille, écrits au pinceau avec

de la laque.

Le lendemain, c'est en voiture que nous prenons, de nouveau, la route de Kyaukse puis de Meiktila, jusqu'à l'embranchement vers Padalin, une grotte portant des peintures datées de onze mille ans me dit-on. À partir du croisement, la route devient mauvaise, puis devient piste, nous longeons une vallée. Nous passons un petit marché au bétail, puis le village inscrit sous le nom de «qui a vu la queue du tigre». On nous conduit au responsable du site, chargé d'empocher les dix dollars d'entrée du site et de récupérer mon permis... car il faut un permis, délivré par le Département Archéologique de Rangoon, que je n'ai pas ! Le responsable se montre intraitable, après une expérience précédente qui l'a mené en prison... mais il nous reçoit gentiment, nous montre des photos des peintures, nous sert des mangues. Ma déception est visible : toute cette route pour rien ! Il nous emmène à la police, puis à l'immigration où on nous autorise à continuer jusqu'au barrage, plus loin, sur la route des grottes.

Entre Mandalay et Bagan, ma prochaine étape, j'emprunte, comme une dizaine de touristes, le slow boat. Le billet à dix dollars, donne droit à une chaise en plastique. Une échoppe sert le petit déjeuner : riz pour les birmans, café pour les touristes. Et une fois l'échoppe fermée, les cuisinières se transforment en masseuses, déplient un longy sur le pont, me laissent m'allonger, et se mettent toutes les quatre à me masser...

Bagan en calèche, les temples à perte de vue.

La ville nouvelle, loin des temples et des touristes



À Pakkoku monte une nuée de vendeuses de couvertures en coton et d'en-cas divers ; les couvertures sont posées en gros tas, et dépliées une par une... les prix baissent, baissent. Je n'ai plus de place dans mes bagages et me limite à l'achat de mon déjeuner : samossas et mangues séchées. Puis commencent les falaises crayeuses et les temples. Le soleil baisse lorsque nous accostons à Bagan ; un trishaw m'emmène à l'Eden Motel. La chambre est grande, dispose de climatisation et d'une salle de bains, mais la fenêtre donne sur un couloir triste et bruyant et pour toute décoration, onze interrupteurs vissés sur les murs.

Le petit déjeuner, à sept heures se prend sur la terrasse qui domine la rue bruyante menant au marché. Je file à pied à Shwedagon. Une foule de vendeurs se sont installés dans l'allée couverte qui mène à la pagode : laques bon marché, jouets d'enfants en pâte à papier, peintures sur tissu, articles de pagode...

Juste derrière, je négocie une carriole à cheval pour deux jours et demi. Nous partons à Bagan Myothit : ville nouvelle et triste, sans ombre et sans vie ! C'est là que je déjeune après d'innombrables arrêts près de pagodes et du fleuve. Le cocher qui se fait appeler «number twenty», du numéro de sa voiture, est assis à l'entrée ; il fait emballer dans un sac plastique pour sa famille le repas que je lui fais apporter. Nous passons la porte



Tharaba. De chaque côté, dans une niche, trônent les statues de deux nats : Le Magnifique et sa sœur, La Dame au Visage d'Or qui montent la garde fièrement à l'entrée de la ville. L'or de la coupole d'Ananda paya brille sous le soleil. Un enfant me guide avec une lampe de poche et me montre sur un mur la



peinture des portugais arrivant avec leurs caravelles. A dix-sept heures, je retrouve Monica et José, touristes espagnols, à l'hôtel Thripytsaya qui contraste avec mon hôtel routard ! La piscine fait face au fleuve ; le punch que nous buvons revient à trois nuits à l'Eden Motel et près d'un mois de salaire d'un trishaw ! Mais je savoure ce moment où nous échangeons sur nos rencontres, notre façon de voyager et ce pays.... Nous rentrons à la nuit tombée, jusque chez Daw Aye Winn, la masseuse. Elle me fait attendre sur le banc à l'entrée de sa maison, le temps d'arranger une natte en coton et un oreiller puis me fait monter. Les enfants viennent à la fenêtre et discutent. Après le repas pris dans

la rue, la nuit est noire, sans lune. Je ne trouve plus ni taxi, ni carriole sur la route et rentre à pied ; les lampadaires espacés laissent de grandes zones obscures sous les arbres. De loin, je suis des yeux Ananda Paya, illuminée, puis Shwezigon.

Le lendemain, je retrouve «number twenty» derrière Ananda et nous commençons par un détour chez lui, pour prendre une photo de la famille, puis nous longeons le golf. Les champs sont plantés de vigne, de manguiers, et de tchè sau pin, censé produire du biocarburant et



dont le gouvernement impose à présent la plantation. Quelques champs fournissent le fourrage aux centaines de chevaux de la ville. La végétation naturelle se limite aux flamboyants, épineux et acacias. Les temples du Nord sont peu fréquentés. Pourtant, dès qu'une carriole s'arrête, quelques vendeurs arrivent portant leur stock de souvenirs sur leur porte bagage, et qui déballent pendant que je visite.



À Alo Pyi Paya, une jeune fille me montre, dans un recoin, un escalier fait de très hautes marches sur lesquelles je ne peux poser que le bout des pieds. Une terrasse entoure le dôme ; la vue sur la plaine est large et belle. Encouragée par mon pourboire, elle grimpe dans la carriole jusqu'au Patho Dhammayangyi et m'entraîne sur la terrasse accessible là aussi par un étroit escalier. Puis c'est l'heure du coucher du soleil à Ook Kyong Gyi : bâtisse rectangulaire, en briques, percée de fenêtres étroites qui servait autrefois de monastère. Accéder à la terrasse, sur le toit, est acrobatique. Les marches ne font guère plus de dix centimètres de large et leur hauteur m'oblige à m'aider des mains.

Le jour suivant, je partage une voiture pour Salay (20 \$ pour la voiture) avec Monica et José. Nous traversons de beaux villages ombragés par une voûte d'acacias, changeons de district et payons la taxe de sortie... puis, cent mètres plus loin, celle d'entrée dans le district de Chauk ! Le paysage devient aride et désolé ; rien ne pousse d'autre que quelques épineux. On exploite ici le pétrole depuis bien longtemps. D'antiques trépieds parsèment le paysage et des pompes, dans leur lent mouvement de va et vient, remontent le pétrole acheminé à la ville par un mince tuyau qui court le long de la route. Chauk est une ville de stockage du pétrole ; les murs de la ville couverts de grands panneaux « Attention au feu » !



Puis, voilà Salay, petite ville tranquille et poussiéreuse abritant quelques trente-cinq monastères. Au musée, installé dans un monastère ancien, il nous faut nous faire enregistrer, et donner cinq dollars ; le prix comprend un guide qui nous emmène voir le gros Bouddha de laque (4,5 m entre les genoux précise le guide, ce qui me semble à peu près son seul intérêt !) et, pour nous prouver la particularité de cette fabrication, 100 % bambou ; on nous invite à nous glisser par une petite trappe dans le dos de la statue puis à nous allonger sur le sol, et à constater par nous-mêmes. Puis, au monastère adjacent, le moine nous offre thé et frites, et nous montre sa magnifique bibliothèque dont tous les carreaux sont peints de jataka, vies anciennes de Bouddha. Au retour, je file au Tanthe, à deux pas de l'Eden Motel plonger dans la piscine, traîne au marché regarder les laques puis, en face du marché, m'arrête au Pannu pour un lassi à la mangue. Le

propriétaire demande à poser pour une photo avec deux paires de lunettes l'une sur l'autre et m'écrit son adresse sur un paquet de cigarettes vide.

Pour mon dernier jour ici, je me lève tôt et pars en carriole à cheval faire le tour des temples cavernes, au Nord : Tami Whet Umin, Hmyatha Umin, Kyansittha Umin (11^e siècle) : enceinte carrée, nombreux couloirs et cellules. Un jeune vient m'ouvrir, me propose une lampe de poche et me décrit les peintures : mongols attaquant Bagan, plus loin dansant. Je passe les dernières heures dans la piscine avant que le bus «Prince de Bagan» ne m'emmène dans un nuage de poussière après avoir acheté provision de noix de bétel et des fleurs fraîches que le chauffeur accroche au rétroviseur. Deux chauffeurs se relaient, et deux jeunes « à tout faire » ont pour mission principale de parler au chauffeur pour lui éviter de s'endormir. Mon siège est défoncé, et mon voisin assied entre nous un petit garçon de sept ans ! L'air frais du climatiseur ne dépasse pas le siège du chauffeur ! En dix-huit heures nous atteignons Rangoon...

J'aime Pakkoku, grande ville restée traditionnelle malgré quelques banques construites sur plusieurs étages, dénaturant un peu la ville. De très nombreux monastères jalonnent les rues de la ville, et les villages aussi. C'est ici qu'ont démarré les grandes manifestations de 2008, contre la hausse des prix. A la maison de thé, une vieille dame est assise, enduite de tanaka, le peigne dans les cheveux ; elle égrène son chapelet.



J'engage la discussion avec les agriculteurs, pousse au compostage, au recyclage et au ramassage de plastique, j'organise un atelier pour crocheter les sacs récupérés... et tout se termine par une distribution de graines bio apportées de France.

Le chauffeur m'emmène chez lui : il a de l'espace et veut bien aussi des graines, puis il demande grâce : il fait si chaud. Il me laisse à la City daw Ei Yé tha Mha, le glacier de la ville.



A la tombée du jour, nous pistons les ateliers de tissages de ces grandes couvertures réversibles aux couleurs vives. Dans la rue du stade, nous en trouvons deux. Les filles tissent tous les jours, sans exception et font une à deux couvertures par jour. Pour un *longy* Kachin, il faut compter trois jours. J'achète un *longy* Kachin et un de ces tissages à carreaux dont on fait ici les serviettes « à tout faire », nettoyer les tables ou s'essuyer la bouche ! Achat de couvertures doubles 7 500 Kyats ou simple, 5 000 Kyats.

Puis nous découvrons la fabrique de bonbons et jus de tamarind Shwe

Hle Tsey. Les flocons sont faits à Chauk et pas ici, mais les petits bonbons ronds sortes de pâtes de fruits et le sirop, sont excellents.

Le tamarind est lavé puis cuit, le jus récupéré puis recuit avec du sucre avant d'être mis en bouteille. La pâte restante est nettoyée de toutes les graines, recuite avec du sucre, roulée en boule et séchée au soleil. Après la douche, un oiseau frappe à la fenêtre ... J'ouvre grand les deux battants, et il revient, sur le bord de la fenêtre et chante....

Mindat et Kampethlet

Pendant longtemps, la région était inaccessible aux étrangers, puis exigeait de coûteuses autorisations que je ne voulais pas payer. Je guettais l'ouverture aux touristes. Je voulais retrouver les artistes à l'ouvrage, tissant ces motifs complexes, et marcher dans les montagnes. De Bagan, m'avait-on dit, l'autorisation était plus facile à obtenir.



Au bureau MTT, le directeur avait pris les choses en main et promis une réponse sous quinzaine. Je logeais à la New Wave guest house, bon marché, et qui me louait un vélo. J'y étais seule, et profitais de la terrasse donnant sur la grand-route. Je profitais de cette attente pour interroger les gens sur le déplacement de la population de 1991. La raison du gouvernement était de dégager la zone archéologique, mais j'avais l'impression que les

constructions allaient bon train : hôtels et restaurants, .Si les gens avaient répondu très facilement à mes questions à Rangoon, ici, personne ne semblait parler librement. De Rangoon, je savais qu'il était quasi impossible d'acheter. D'une part, le prix de l'acre de terrain était monté en 2009 à 50 000 US\$ et de toutes façons, même avec de l'argent, un proche du gouvernement enchérissait à chaque tentative ! Il semble en fait que ce déplacement forcé ait engendré des opportunités d'enrichissement incroyable pour les proches du gouvernement : banques, agences de voyage, restaurants, hôtels, boutiques de souvenirs...

Au bout de 14 jours est arrivée l'autorisation, et la voiture. Le directeur de MTT vint me présenter voiture et chauffeur accompagné de 2 demoiselles, jeunes guides, désireuses de m'accompagner pour connaître le pays ! Je suis partagée entre l'envie de faire plaisir et la peur de l'arnaque, tente quelques

questions sur les droits et les devoirs de chacun et nous convenons, avec grincements de dents de part et d'autres, qu'elles viendront et paieront logement et repas. Nous traversons l'Irrawaddy avec le bac puis poursuivons dans la plaine, traversant plusieurs fois le lit de rivières, un passeur guidant le chauffeur, assis sur le capot. L'état Chin n'est accessible en voiture qu'entre novembre et avril et, même en saison sèche, on ne sait jamais si on atteindra la destination.

Premier arrêt pour déjeuner. Il règne un certain malaise, le chauffeur installé d'un côté, les filles de l'autre. La mise au point nécessite d'inviter tout le monde pour ce premier repas. Ensuite, on mangera ensemble et je paierai pour le chauffeur ; l'atmosphère se détend. La route est belle : falaises de sable, lit des rivières, puis, ça grimpe dans la forêt jusqu'à Mindat, petite ville du bout du monde. Nous devons d'abord nous présenter à l'immigration où le responsable nous impose la visite au monastère récemment construit... premier bastion d'une birmanisation en cours.

Les 2 demoiselles se montrent intéressées par le shopping de longys brodés, et la visite à un célèbre voyant jeteur de pierres, avec l'objectif de savoir si elles rencontreront l'âme sœur cette année. Le médium sort de son sac son attirail : une pierre, un couteau et une racine de galanga qu'il coupe en fines rondelles qu'il lance sur la pierre. Le verdict tombe, seule l'une d'elles, la plus jeune, se mariera cette année. La bonne humeur est tombée ! Le soir, nous apprenons que la route pour Kampetlet est coupée par un éboulement et que nous ne pouvons pas continuer vers le Mont Victoria. Je prends un guide local pour la suite de mon séjour, seul intéressé à me faire connaître la région et nous nous quittons après un repas au restaurant de la ville. La salle donne sur la vallée, par-dessus la forêt. Il fait très froid et j'ai enfilé toutes les épaisseurs dont je dispose. La cuisine locale est un régal, ultra propre. Nous logeons à la Guest-house du gouvernement ; un vieux militaire m'apporte un baquet d'eau chaude dans l'immense chambre. Le lendemain, après une courte ballade, les courses au marché de tissus et fruits (ici, on produit des mandarines en quantité), nous prenons la route du retour, avec de nombreux arrêts. Au final, une virée disproportionnée en terme de coûts / intérêt. Plus question pour moi de remplir la voiture pour faire plaisir !

Sittwe - Mrauk U - Vesali – Mahamunni, temples et villages Chin au bord du fleuve



C'est Thingyan ! La fête de l'eau qui marque la nouvelle année birmane. Partout, les jeunes se cotisent pour construire de grands podiums alimentés en eau par les lances des pompiers ou de grands bidons remplis régulièrement

.Pendant cinq jours, passeport et argent seront séchés tous les soirs, malgré trois épaisseurs de plastiques. J'évalue que plus de cinq cents litres d'eau me sont lancés chaque jour ! Les rues sont torrents. J'oscille entre l'envie de me cloîtrer dans ma chambre et l'élaboration de stratégies guerrières. J'opte pour investir dans un pistolet à eau à grand réservoir ; les arroseurs arrosés deviennent moins agressifs et j'ai l'impression de participer à leur fête. La fête de l'eau bat son plein ! Ici, par décision spéciale, les festivités durent un jour de plus ! Les participants sont concentrés dans le centre où les podiums éphémères en bambou décorés de couleurs vives se suivent le long des rues. Il faut réserver et payer pour y accéder et avoir en main un tuyau d'arrosage. Alors, dans une débauche de musique on arrosera tout ce qui passe pendant les cinq jours que dure le festival pour se laver de tous les malheurs de l'année terminée. C'est le quatrième jour et je sature ! Par facilité, je loge au Prince hôtel. La cellule est déprimante, sale, sombre et bruyante ; les sanitaires ne valent pas mieux ; je fais baisser le prix à trois dollars et, très tôt, le lendemain, je pars en bateau avec Daniel, un touriste américain.



Mrauk U (prononcé Miaa-ou), où nous arrivons dans l'après-midi est une petite ville du bout du monde où seules circulent quelques jeeps déjà amorties et des carrioles tirées par des boeufs ; Ici, on marche, et pour les distractions, on peut aller dans une maison de projection regarder une vidéo, assis sur un banc. Mais pour aujourd'hui, la fête bat son plein, et l'eau ne manque pas, pompée dans le fleuve ! La guest house a le nom de

Pleasant Island ; on y arrive par un petit pont et le patron nous organise une remontée du fleuve en bateau.

La route de Vésali est en cours de réfection ; tout le monde casse des cailloux ! Un tas de pierres, d'environ 1,5 m³, qui prendra entre 2 et 3 jours pour les casser, sera payé 8 000 K. Les jeunes filles interrogées hier en ville disaient ne pas être payées. Yoma Land construction refait la route entre



Khotaung paya et Shittaung Paya, les jeunes filles qui travaillent entre 7 et 17 heures à casser les cailloux, les porter... ne savent pas combien elles toucheront à la journée. V



Nous partons le lendemain à Mahammuni, à 40 miles, soit 3 h 30 en bateau. Les forêts de raphias bordent le fleuve. A marée haute, l'eau de l'océan remonte jusqu'ici et se mêle à celle du fleuve. Nous faisons le retour en jeep pour voir les restes de Vesali ancienne capitale... guère plus qu'un mur partiellement effondré. Mais on me montre un beau Bouddha en pierre, d'un seul bloc et de

style arakanais, les yeux fermés. Les Arakanais viennent ici en pèlerinage ; c'est là que le Bouddha, fondu, dit-on du vivant du Bouddha, a été enlevé lors de la conquête de l'Arakan en 1784 par le roi birman, et ramené à Mandalay. Depuis, une copie a pris la place du Bouddha emporté. Une voiture à cheval nous prend à six heures, le matin, et nous emmène au petit trot sur les berges de la Lay Myo.

Près du fleuve, des enfants en vacances jouent sous le regard d'une grand-mère fumant la pipe. Nous montons dans une longue barque à fond plat, et partons vers le Nord. Le niveau de l'eau est bas. Il faut parfois descendre et pousser le bateau. Des bancs de petits poissons sautant ricochent sur l'eau dans une synchronisation parfaite. Nous passons le village de Kri Shaung puis arrivons à Kyoung Kyaw où le chef nous accueille et nous invite au bar. Une grande cruche de terre d'où pointent trois pailles, occupe le centre de la maison en bambou. Les femmes portent sur le visage le tatouage d'une grande toile d'araignée. La terrasse donne sur la rivière, en contrebas ; des radeaux de bambous, attachés entre eux en quinconce, attendent pour descendre avec le courant jusqu'au marché de Sittwe. Face au bar, un homme et son fils fabriquent de simples bracelets en métal.



J'achète quatre bracelets, et c'est tout le village qui déboule d'un coup pour suivre et commenter la transaction. Le chef nous tend un grand registre, priant les gens de passage de faire un don pour la construction d'une école.. C'est la seule construction en dur : ciment pour les murs, bois et tôle pour le toit. Dans ce village construit exclusivement en bambou, c'est l'école qui change le paysage ! Au retour, peu avant Mrauk U, nous nous arrêtons au temple de Koe Taung (1553). A l'intérieur de la base rectangulaire, des milliers de bouddhas ornent les murs et le plafond des galeries et j'imagine la splendeur de la région, il y a quatre siècles et demi.

Le jour du départ, je me lève au chant du coq et prend le sentier devant l'hôtel qui grimpe dans les collines ; chacune porte, à son sommet, un petit Bouddha. La marée commence à descendre, c'est

l'heure du départ pour Sittwe. Nous croisons un vol de canard, et des dauphins. Le bateau nous arrête, le temps de visiter une pagode et un petit marché. C'est ici qu'autrefois, remontant vers Mrauk U se faisaient taxer les bateaux portugais remontant le fleuve. Partis à quatre heures, nous sommes à midi à Sittwe. La ville me paraît triste ; des enfants, nombreux, fouillent dans les poubelles, d'autres travaillant comme porteurs. L'hôtel View Point nous propose des chambres avec vue sur la mer pour trois mille kyats ! Il ne faut pas être trop regardant sur la propreté, fermer l'arrivée d'eau après chaque usage, mais c'est mieux que la Prince guest-house !



Acheter des billets pour Taungok se révèle long et compliqué.

L'immigration veut savoir pourquoi nous voulons prendre ce bateau lent, en classe économique ; ensuite, il faut donner l'appoint, soit 42 dollars et, finalement, il ne reste que peu de temps avant le départ. L'accès au bateau se fait par une longue planche en bois qui vibre sous les pas. Sur le pont supérieur, une famille serre ses bagages pour nous faire de la place et je déroule mon duvet, le dos calé sur mon sac à dos. Tout est sale, crasseux même. Le restaurant fait face aux toilettes ; un seau, accroché au bastingage permet de puiser l'eau, selon les besoins. Le centre du pont supérieur est occupé

par des militaires et de très nombreuses malles. Il suffirait d'entasser un peu ces bagages pour donner de l'espace à tout le monde mais personne ne semble s'y intéresser. Se protéger du soleil est la préoccupation de tous et très vite, les militaires tendent des cordes entre la cheminée et l'avant du bateau. J'attache une grande écharpe de coton qui m'a servi tour à tour de serviette de toilette, de drap, d'écharpe, et maintenant de pare-soleil. En raison du surbooking, les douches sont interdites ; un jeune garçon y veille, compte le temps d'occupation, tape à la porte puis vide un seau d'eau.

Notre première escale se fait à l'heure du déjeuner. 4 restaurants se font concurrence sous forme d'une table sur laquelle sont disposées de grandes gamelles ; en soulevant le couvercle, on a une vague idée de ce que l'on pourrait manger : curry de biche, de poisson, d'œufs durs dans une sauce épaisse et noire. Il suffit de montrer du doigt ; la patronne, des fleurs fraîches dans les cheveux, les joues couvertes de tanaka, nous emmène à son restaurant et donne des ordres d'une voix forte. On nous apporte une petite portion de



curry aux œufs, une assiette et un énorme saladier de riz blanc. Puis arrivent les légumes : gombos, feuilles amères et minuscules aubergines bouillis, concombres, coriandre, et un bol de bouillon brûlant. Puis nous partons, suivant la côte entre les îles. Certaines sont bordées de mangrove, d'autres de sable. Le capitaine s'oriente avec les étoiles ; pour l'instant, c'est le second qui est aux commandes, le capitaine prend son dîner.



A Ramree, une longue escale est prévue en raison de l'importance du déchargement et chargement. On nous fait plier bagages, le temps de soulever les planches, d'ouvrir la cale et d'entasser tant bien que mal sacs de riz et de poisson séché. Le responsable de la cargaison tient ce qu'il appelle «son livre», quelques feuilles de papier gris accrochées à une tablette et vérifie le comptage de la cargaison. Les porteurs, sac

sur les épaules, se fraient difficilement un passage au milieu des vendeurs et tiennent dans la main un bâton qu'il donne au responsable pour vérification du nombre de sacs chargés, et la paie des porteurs. Une birmane, sur le quai, nous propose de la suivre pour une douche. Je prends mon tour, côté femmes ; l'installation est sommaire : un clou sur la porte, un bac en ciment plein d'eau, un saladier en plastique. Mais quel plaisir ! Sur la rue principale, je longe le mur blanc de la mosquée. Une femme vient de cueillir quelques branches d'orchidées jaunes et se dirige au marché, en bord de mer. Légumes et fruits de saison, poissons de toutes sortes : petits, gros, frais ou séchés en forme de rosace, en gros tas roses de ngapi, condiment local odorant. Je retourne au bateau et m'attable à la maison de thé jusqu'au départ. Première nuit à bord ; nous partageons nos provisions : quatre mangues et des samossas, un peu de rhum au citron vert. On nous offre du lapeth tho, la salade de feuilles de thé.

Une fois la nuit tombée, de éclairs commencent à sillonner le ciel presque sans interruption. Pas de tonnerre, juste de grands éclairs roses, spectacle magique qui me garde en éveil toute la nuit. Vers minuit, le second jour, nous arrivons à Taungok. Comme la plupart des passagers, nous restons à bord pour éviter une marche hasardeuse dans la nuit à la recherche d'une guest house ; à côté de moi est venue s'installer une famille : parents, enfants et trois petits-enfants dont un nouveau-né, objet de l'attention de tous. Complètement emmailloté, je vois que ses joues. Les adultes discutent, le bébé pleure... A 4 heures, renonçant à dormir, nous prenons nos sacs et partons pour la gare des bus. Le

prochain part dans une heure, le temps de prendre le petit déjeuner : beignets gras, et coffee mix. Les sachets indiquent 3 en 1, c'est-à-dire café, lait et sucre, me rappelle la machine à café du bureau.



Le bus part, surchargé, semble répondre à une obligation de rentabilisation maximum : des sacs de ciment sont entassés à mi-hauteur dans l'allée centrale et entre les sièges ! Exceptionnellement, les meilleures places, devant près de la porte, nous ont été attribuées. Une radio cassette diffuse la litanie d'un moine. La route est chaotique, le bus en mauvais état... mais finalement, deux heures

suffiront au trajet, et nous nous retrouvons, fatigués et sales, à la gare de Tanthwe. Un entrepreneur birman, pressé de rejoindre le chantier qu'il dirige sur la côte nous propose une voiture de location pour rejoindre la plage de Linthar. Nous longeons la mer, déposons l'entrepreneur près de l'aéroport et cherchons un hôtel. En trois mois, à Lin Thar Uu, l'adresse abordable de la côte, les prix ont triplé ; on invoque des rénovations qui n'ont pourtant pas eu lieu. Mais au vu des prix pratiqués par les grands hôtels, la tendance est à la hausse ! Un peu déçue, je pense écourter mon séjour, mais une voiture s'arrête et nous propose des chambres à prix discount en bout de plage ; et nous débarquons au Royal Hôtel, loin de l'inconfort du bateau. Je file sous la douche, laver mes affaires... A midi, ce jour d'arrivée, nous assistons à la procession d'un shinbiou. Aujourd'hui, c'est un petit garçon rieur et fier qui quitte sa maison, suivi par un cortège impressionnant de plusieurs centaines de personnes dans leurs vêtements de fête, portant des offrandes colorées.



Plus de places dans les bus pour Rangoon, deux vols annulés... nous serons coincés 5 jours sur cette plage de rêve ! J'ai encore assez de livres pour ne pas m'ennuyer, et puis la mer, la marche, la lessive et les villages où je pars avec Thi Thi qui rend visite à ses parents. Nous traversons Myon Myon Pya Yua, village Rakhine à une heure de marche, après la traversée en barque de la rivière. Les hommes du village, une trentaine de personnes, travaillent à la construction d'un pont en bambou. De nouveau, nous croisons une rivière qu'il faut, cette fois traverser à gué avec un fort courant et de l'eau à la taille, avant d'arriver au village de Taun Baw. Le chef du village et sa famille sont là, et je les questionne sur le tourisme. « Ils ne peuvent pas parler des touristes puisqu'ils n'en n'ont jamais vu. Si je suis une

touriste, alors, ils savent maintenant. Est-ce que tous les touristes ressemblent comme moi à un homme ? » Je parle de mes amis Chin de Kalewa, et les femmes se lancent dans une longue énumération de mots. « Demande à tes amis s'ils comprennent notre langue » :

eau : thu,

banane : nebaut'a,

maison : in,

enfant : sami,

poulet : a,

père : apa,

mère : Aou....

Sur le chemin du retour, nous suivons un groupe de femmes et d'enfants chasseurs d'insectes. Les enfants repèrent les trous dans le sol et frappent le sol avec un bâton pour attirer les insectes. Puis ce sont les mères qui entrent en action et saisissent rapidement ce qui ressemble pour moi à de gros cafards qu'elles stockent dans une bouilloire. Ca se vend bien sur les marchés, en ce moment, grillés ou frits.



Taungok - petite ville du bout du monde - Ngapali - la plage et les villages



Acheter des billets pour Taungok se révèle long et compliqué. En tant qu'étrangers, nous devons nous présenter à l'immigration, expliquer pourquoi nous voulons prendre ce bateau lent, en classe économique et donner l'appoint, soit quarante deux dollars. Finalement, il ne reste que peu de temps avant le départ ; l'accès au bateau se fait par une longue planche en bois qui vibre sous les pas. Sur le pont supérieur, une famille serre ses bagages pour nous faire de la place et je déroule mon duvet, le dos calé sur mon sac à dos. Tout ici me semble sale, crasseux même. Le restaurant fait face aux toilettes ; un seau, accroché au bastingage permet de puiser l'eau, selon les besoins. Le centre du pont supérieur est occupé par des militaires et de très nombreuses malles. Il suffirait d'entasser un peu ces bagages pour donner de l'espace à tout le monde mais personne ne semble s'y intéresser. Par contre, se protéger du soleil est la préoccupation de tous et très vite, les militaires tendent des cordes entre la cheminée et

l'avant du bateau. J'attache une grande écharpe de coton qui m'a servi tour à tour de serviette de toilette, de drap, d'écharpe, et maintenant de pare-soleil. En raison du surbooking, les douches sont interdites ; un jeune garçon y veille, compte le temps d'occupation, tape à la porte puis vide un seau d'eau.

Notre première escale se fait à l'heure du déjeuner. Quatre restaurants se font concurrence sous forme d'une table sur laquelle sont disposées de grandes gamelles ; en soulevant le couvercle, on a une vague idée de ce que l'on pourrait manger : curry de biche, de poisson, d'œufs durs dans une sauce épaisse et noire. Il suffit de montrer du doigt ; la patronne, des fleurs fraîches dans les cheveux, les joues couvertes de tanaka, nous emmène à son restaurant et donne des ordres d'une voix forte. On nous apporte une petite portion de curry aux œufs, une assiette et un énorme saladier de riz blanc. Puis arrivent les légumes : gombos, feuilles amères et minuscules aubergines bouillis, concombres, coriandre, et un bol de bouillon brûlant. Puis nous partons, suivant la côte entre les îles. Certaines sont bordées de mangrove, d'autres de sable ; il n'y a aucun instrument à bord : le capitaine s'oriente avec les étoiles ; pour l'instant, c'est le second qui est aux commandes, le capitaine prend son dîner.

Je gagne Pathein en bus, inconfortable et surchargé. Pendant l'après-midi, le bus longe la côte ; nous passons une région plane et désertique puis, à la nuit, zigaguons dans la montagne. Le voyage me semble interminable, sans arrêt jusqu'à dix heures, le matin, heure d'arrivée à Pathein.

Pathein, la ville des ombrelles



Je ne retrouve rien de cette ville qui m'avait charmée, ne retrouve ni les ateliers d'ombrelles, ni les boutiques les vendant dans la rue centrale ! Je déjeune dans une maison de thé sur le port et vais acheter mon billet pour rentrer sur Rangoon en bateau. J'ai rêvé, pendant ma mauvaise nuit en bus d'une cabine première classe, qui coûte vingt dollars. J'ai l'appoint, mais un de mes billets de un dollar récupéré à

l'hôtel porte une inscription au stylo ; le fonctionnaire le refuse. J'essaie de discuter, propose un euro, cinq dollars, mais il n'a pas la monnaie et ne veut pas non plus rendre des Kyats. Aucun de mes arguments ne le fera plier ; il quitte tout simplement le bureau, et je dois attendre une heure qu'il revienne, et prendre une seconde classe à sept dollars. Dès le départ à dix-sept heures, je monopolise les toilettes première classe le temps d'une douche. La rive du fleuve, au Sud de Pathein, est occupée par des

bâtiments industriels, hangars de stockages, cuves... Je dors dès la tombée de la nuit, et me réveille avec le jour et le petit déjeuner de mes voisins de couchette.

Après une courbe du fleuve, c'est l'arrivée sur Rangoon, magnifique ! De loin brille le toit de la pagode Shwedagon puis, je distingue les vieilles maisons du centre, et quelques vieilles grues qui signalent le port. Nous débarquons au milieu des marchands de fruits et de babioles au niveau du quartier chinois d'où je gagne l'hôtel à pied.

Kengtung - Villages Eng, Silver Palaung, Hakha, White et Black Lahu, Thaï Luey...



Au bureau Myanmar Airways se presse une foule nombreuse. Tôt le matin, je remplis le formulaire pour avoir une place dans le prochain vol pour Kengtung, mais c'est à treize heures qu'on me donne l'accord et que je récupère mon billet. Il n'y a pas d'horaire précis mais on a agrafé au billet un bout de papier qui me donne droit au trajet pour l'aéroport gratuit par la navette de

la compagnie. Le départ se fait à quatre heures trente le matin, devant mon hôtel. Un vieux bus dans lequel se vident les gaz d'échappement fait le tour de la ville pour prendre des clients et charger quantité de sacs de ciment entassés dans l'allée centrale. Nous mettons plus deux heures pour atteindre l'aéroport mais peu importe, puisque l'avion ne part finalement qu'à midi !



De Rangoon à Keng Tung, nous survolons à basse altitude les montagnes et la forêt. L'avion s'arrête à Heho, Mandalay, Tachilek, avant d'atterrir à Keng Tung où le fonctionnaire de l'immigration me retient ; il doit inscrire, en plus du nom de mon père et de mon numéro de visa, l'adresse de mon hôtel... et, «je ne sais pas encore où aller»... Parole malheureuse ! Finalement, son registre sous le bras, il monte avec moi dans le trishaw pour constater lui même. Je paie le trishaw pour le trajet aller et pars dans ma chambre, le laissant se débrouiller pour son retour. L'hôtel Noï Yee occupe une ancienne maison princière entourée d'un joli jardin. A cinquante mètres, le gouvernement a détruit le palais du dernier prince shan malgré les protestations de la population et construit un hôtel tape-à-l'œil d'où sortent quelques véhicules militaires.



Je file au marché : la plupart des marchandises arrivent de Thaïlande et de Chine ; je croise des Akha en grand nombre, Silver Palaung, Thaï Leuy, une famille de Lahus. Tous sont venus acheter outils, bougies, savon ou vendre légumes ou thé, puis ils repartent dans leur village, leur monde. Le soir, à la terrasse du Golden Banian, on me sert un poisson farci au gingembre et à l'ail. Le serveur se présente ; il s'appelle Noum ; sa mère est Lahu, son père Akha ; il est aussi guide local et peut m'emmener visiter la région. Nous nous mettons d'accord sur cinq jours de marche vers des villages éloignés.

Ici, les touristes n'ont pas le droit de dormir hors de la ville ; nous partons tôt, je paierai la moto, son salaire de guide local et le déjeuner.

À cinq heures, nous nous retrouvons au marché et je remplis mon sac de savons, bougies, pansements, désinfectant, vitamines... petits cadeaux qui me permettront de ne pas arriver les mains vides. Noum me montre un étal d'énormes larves d'abeilles vivantes que l'on mange frites. Nous enfourchons la moto de location et commençons par un tour en ville : le tombeau du prince de Kengtung devant lequel il vaut mieux ne pas s'attarder pour ne pas déplaire aux autorités, les portes, vestiges des anciennes fortifications. Plus loin, à l'extérieur de la ville, le marché aux buffles. Les animaux sont examinés sous toutes les coutures, marchandés pendant des heures avant d'aller trouver le juriste qui rédige l'acte de vente permettant d'emmener la bête. J'apprends qu'un buffle noir, plus résistant, vaut plus qu'un buffle blanc, une femelle plus qu'un mâle, près de trois cents dollars.



Nous prenons l'ancienne route vers la Chine, qui n'est plus qu'une mauvaise piste, impraticable au mois d'août ; la moto roule sur les pierres, zigzague entre les ornières... et crève. Nous continuons à pied jusqu'à la boutique du réparateur. La forêt a l'odeur parfumée du «youkélé», un arbre local dont on extrait l'essence, me dit Noum. Le temps d'une pose photo, mon regard tombe sur un serpent bleu-vert qui se

jette sur une grenouille et s'éloigne dans l'herbe pour l'avaler tranquillement. Quelques femmes Akha nous abordent sur le chemin, prêtes à vendre tout ce qu'elles ont, comme s'il était convenu d'avance que les étrangers sont là pour acheter ! Nous les suivons jusqu'à leur village, presque sur notre route. Là aussi, un petit commerce est organisé : bijoux de pacotilles et tissages.

Les femmes Akha sont directes et signifient leur mécontentement devant mon refus d'acheter, puis elles rient quand je leur fais remarquer la piètre qualité de ce qu'elles vendent ! Au village Black Lahu, nous laissons la moto chez l'institutrice en charge de soixante-dix enfants entre cinq et treize ans ! Sa fille tient une boutique à l'angle de la rue, où se sont arrêtés trois hommes Eng venus vendre ici leurs tables basses en bambou. Ils rient en voyant les photos de gens de leur village et demandent à poser eux aussi. De là, nous montons à pied et découvrons après une heure de marche, un village construit à flanc de montagne ; un grand panneau posé par le gouvernement, recense les biens du village, et ceux qui ont l'air de manquer...



Nom du village : Pang Le

Maisons : 23

Familles : 23

Habitants : 109

Hommes : 57

Femmes : 52

Entre 18 et 45 ans : 48

Plus de 31 ans : 4

Vaches : 5

Buffles : 10

Poulets et canards : 70

Cochons : 50

Pagode : 0

Eglise : 0

Ecole : 0

Dispensaire : 0

Générateur : 0

Terres cultivées : 25 acres

Forêt : 57 âcres

Voitures : 0

Moto : 0

Vélo : 0

Trishaw : 0

Toilettes : 0



Une adduction d'eau en bambou suit la pente et amène la source à portée de chaque maison. Je passe sous le portique en bambou et entre dans le village. Les maisons Eng sont construites en bois pour la structure, en bambou pour le sol et le mur, en feuillages pour le toit. En bas, c'est le bric à brac, le stockage des outils, l'abri des animaux, l'atelier de tissage pendant la saison sèche. On accède à la maison par une échelle en bambou sur la terrasse donnant sur la vallée. C'est là que l'on reçoit les visiteurs... et le village entier arrive. Vieillards, parents, enfants et même nouveau-nés habillés en noir, s'amassent autour de moi me voyant sortir des photos. Mon regard fixe les lèvres et les dents des adultes, noircies par les feuilles mâchées, maintenant en éveil ma vigilance : ici, aucun de mes codes, aucun de mes repères n'ont de valeur. Le chamane m'explique son rôle, le respect des traditions Eng, la seule chose enseignée aux enfants. «Est-ce qu'il y a besoin de savoir lire pour chasser et respecter les traditions ?» me dit-il.

Les Eng cultivent riz et légumes pour leur consommation. Les champs sont à une heure de marche du village ; les enfants participent aux travaux. Les hommes fabriquent aussi des tables basses que l'on vient acheter de Thaïlande disent-ils fièrement. J'ai apporté pour eux des petits sacs en tissu contenant du savon, du désinfectant et un mode d'emploi en bande-dessinée. Entre deux verres de thé, on me montre les tissages, l'indigo prêt dans une bassine. J'ai beau demander, on n'exprime pas de besoin ; en quelque sorte, en quoi, ce dont nous avons besoin peut-il te regarder ? Une femme finit par me dire qu'ici,

il fait très froid la nuit, et que les couvertures manquent. Nous quittons le village sous les «mouououng» des femmes, ce qui veut dire merci, bonjour, bienvenue et au revoir...

Nous traversons un village Black Lahu, un village Wa et nous arrêtons au village Akha de Noun Syan : le panneau du gouvernement indique une population de trente-huit hommes et trente et une femmes, seize maisons, seize familles. Pas de dispensaire, pas d'école, pas d'infirmière. Ils vivent de l'agriculture et de l'artisanat vendu aux touristes. Appa qui nous reçoit, prépare notre repas contre un dédommagement et répond à mes questions. Les touristes achètent parfois de l'artisanat, ce qui améliore leur vie ; mais ils regrettent de ne pas avoir de moto pour aller en ville, de temps en temps, voir des films ou du foot avec les enfants. Une femme vient d'apprendre la mort de son jeune frère et crie en direction de la vallée pour transmettre le message au village d'en face.



Notre descente est abrupte, au travers d'une bambouseraie jusqu'à une cascade. Les pierres sont glissantes et l'eau fraîche. Le dernier village, Eng, s'appelle Nam Lin Maï, du district de Hing Taw ; lui aussi a un grand panneau à l'entrée. Il y a ici seize maisons, seize familles, pas d'école, d'église ou de pagode, un cochon et deux vaches par famille. A l'entrée du village, une petite case ouverte sur un côté est ornée de crânes d'animaux, fixés au plafond par des liens de paille. C'est l'autel des nats de la chasse. Avant le départ, les chasseurs y font des offrandes ; au retour, ils s'y arrêtent pour dépecer et cuisiner le gibier, avant de le partager entre tous. Les femmes me reçoivent sous un auvent et rient des photos prises il y a seulement quelques mois. La plus jeune fille du chef me parle devant sa mère : «tu es riche ; moi, je ne suis jamais partie du village ; si tu reviens, rapporte moi une brosse et de la pâte pour nettoyer mes dents».

Au retour, nous nous arrêtons le temps de faire le plein d'essence et de manger un bol de nouilles shan. La cuisinière, devant une marmite d'eau frémissante, laisse tomber les nouilles qu'elle coupe au ciseau, ébouillante la coriandre et les germes de soja, met le tout dans un bol avec un peu de sauce, d'huile, piment et, sur le dessus, quelques oignons grillés et craquants. Noum ne laisse à l'hôtel à la nuit tombée.

Dimanche - départ à six heures. Avant de prendre la route, nous prenons un petit déjeuner sur le bord du lac. Tout semble si paisible... Nous croisons d'abord un groupe de femmes Akha en route vers les champs. Puis le sentier grimpe dans la forêt. Nous croisons un groupe de cinq jeunes Lahu shi du village de Ba Ka. Ici, les filles portent de nombreux colliers tressés finement avec une liane de la forêt, et aux oreilles, de gros ear-plugs en forme de tambours. Les hommes et les enfants portent tous les cheveux coupés au carré avec une frange bien droite. Après deux heures de montée, nous apercevons le village

de Kong Té qui compte cinquante-sept habitants ; le nombre d'habitants s'est réduit au point que le village voisin va venir s'installer chez eux ; dans quelques mois, ils seront cent vingt-sept habitants. Le gouvernement a envoyé depuis six mois un instituteur chargé d'apprendre le birman aux enfants. En compensation, le village a dû se convertir au bouddhisme, construire une école et pourvoir aux besoins de l'instituteur pour compléter son salaire maigrichon de cinq dollars par mois. Nous sortons notre repas : riz et saucisses, échangé avec celui de la famille qui nous reçoit : riz et épinards locaux. On cultive ici riz, courges et légumes ; on chasse aussi. Mais cette année, le riz manque.



Je voudrais rapporter en souvenir un de ces colliers de paille que portent les femmes. Ma demande commence par surprendre, puis, voilà les femmes qui enlèvent leurs colliers et me les mettent dans les mains... Je repartirai avec trente colliers et un pantalon bleu, brodé sur les coutures de points serrés de coton rouge. Maung m'aide à la transaction et donne à chacun ce qui lui revient ; la femme du chef a le sourire ; elle empoche, pour quatre colliers, un billet de mille Kyats en me disant : «ma grand-mère a eu de l'argent, puis il n'y en a plus eu et aujourd'hui, pour la première fois, j'ai un billet...»

En descendant vers le village suivant, nous visitons l'école. Une vingtaine d'enfants entre cinq et sept ans tracent des lettres sur un cahier posé sur le sol qu'ils vont montrer à l'instituteur, assis sur la terrasse. Nous rentrons par les sources chaudes ; l'eau sort à quatre-vingt-quinze degrés et refroidit dans une rigole en plein air, jusqu'aux cabines simples, familiales ou luxe... avec une baignoire importée. Ma cabine est simple : baignoire creusée dans le sol et carrelée, assez grande pour faire la planche ; il fait sombre : la lumière du jour passe par le haut du mur et la température de l'eau se règle avec un gros tuyau d'eau froide dont on enlève le bouchon. Noum m'attend à la maison de thé, face à l'entrée, où se vendent toutes sortes de friandises : cafards grillés, grenouilles séchées et des œufs de canard ou de poule que l'on va plonger dans la source avec un panier en bambou. En cinq minutes, nous avons chacun deux œufs de canne «matché dadgé», c'est à dire mollets ! Sur le retour, nous traversons les plantations d'hévéas et, avant la ville, tombons sur un embouteillage, un vrai capharnaüm venant de la ville, chapelet misérable de centaines de voitures, liées par trois par une lanière en pneu ou un tronc d'arbre ! Ce sont les voitures «illégales», importées de Thaïlande sans déclaration ni taxes et réquisitionnées par le gouvernement. Rendues aujourd'hui, le



propriétaire perd la voiture ; demain, il sera taxé de sept ans de prison. Les voitures ont toutes été mises hors d'usage par leur propriétaire !

En ville, je quitte Noum devant la marchande de beignets de légumes. Rien n'est meilleur ! Je choisis de quoi dîner et descends près du lac manger à la terrasse d'un bistrot. Sur la colline, un très grand bouddha doré étend un bras pour protéger la ville. Tout près, je trouve l'atelier du dernier laqueur de Keng Tung. Deux artisans sont encore occupés à la reproduction d'un chapeau royal ; la forme, un tressage en bambou, est terminée, couverte des sept couches de laque noire, polie et brillante. Il reste à reproduire d'après la photo le motif en relief fait avec les fils de laque puis à passer une dernière couche de laque avant d'appliquer les feuilles d'or sur le décor en relief.

Je fais le choix de prolonger mon séjour ici : Noum est un guide agréable, j'aime marcher, le coin est beau, et chaque village apporte des rencontres... En route pour le petit déjeuner, je croise au rond-point cinq camions militaires traînant de l'artillerie lourde ; c'est la fin de la saison des pluies, fin aussi de la trêve de l'armée !

La ville de Mong La est réputée pour son casino, recyclant un peu de l'argent généré par les trafics et la drogue. Elle est visitée par les chinois et les Thaïlandais pour son marché de gibier : serpents, griffes de tigres, ivoires... Il faut un permis spécial pour y aller ; nous nous présentons à l'émigration à huit heures trente avec trois copies de mon passeport et cinq dollars. Le responsable est là. «Le problème, dit-il, c'est qu'il va falloir payer mon café»...et je regarde les mains de Maung qui, sous la table, me montrent le montant à payer. Nous repartons avec trois formulaires que Maung devra faire signer à chaque barrage et rapporter ce soir, ici même. C'est lui qui a signé ; il est maintenant responsable de moi. La route est excellente ; nous ne croisons aucun véhicule à l'aller. Sur la ligne des cimes, nous nous arrêtons pour refroidir le moteur. Il faut plus de deux heures pour arriver au croisement.... Je laisse Mong La aux touristes chinois et thaï et nous prenons la piste sur la gauche. La latérite, à la fin de la saison des pluies la pluie, colle aux roues ; un arbre s'est abattu en travers de la piste qu'il nous faut d'abord dégager. Tout près se trouve l'autel des nats de la forêt, et sur la crête, un joli monastère du XVIIe siècle.



Quatre novices nous emmènent vers le moine. Le village de Woua Nyè, juste derrière le monastère comporte huit longues maisons hébergeant chacune entre six et huit familles. La pièce principale se répartit en huit espaces et un foyer pour chaque famille ; dans le fond, une petite porte donne accès à la chambre familiale, sous la soupente. On nous accueille simplement, attendant que je m'explique : je

m'intéresse aux villages des montagnes et aux gens qui y habitent et aux tissages qu'ils font encore. Puis, faisant le tour du village, je laisse à chaque famille savon et désinfectant dans un sac en coton. Nous sortons notre déjeuner, riz et saucisses, qui disparaissent alors qu'on nous apporte riz gluant, champignons et porc grillé restant du cochon tué hier pour fêter le début du carême bouddhique. Délicieux ! Dans ce village, un jeune forestier birman qui travaillait dans le coin s'est marié et est resté ; il me dit aimer cette vie et ces gens. Nous redescendons, avant la pluie et la tombée du jour, restituer le formulaire dûment tamponné. Le lendemain, je trouve une touriste suisse pour partager location de voiture et guide. L'excursion à Loi Mwe nous oblige à passer de nouveau par l'immigration pour une autorisation. La route est belle ; Loi Mwe m'apparaît comme un gros bourg peuplé d'Akha, Bamar, chinois et Lahu. On cultive le riz de montagne, le soja, les haricots, les avocats, mais on ne souhaite pas me parler, il y a beaucoup de militaires...

Pour le dernier jour, nous empruntons la route entre Kengtung et Tachileick. Construite par les Wa, ils prélèvent maintenant des droits de péages qui ne devraient pas tarder à rembourser les travaux ! (Quatre mille Kyats pour faire une quinzaine de kilomètres !) Sur le parking où nous laissons la voiture, magasins et maisons de thé offrent les ressources locales : fruits, gibier,



insectes grillés... Sur la droite, le sentier s'enfonce dans une forêt claire et, après une heure de marche facile, nous arrivons aux villages Akha de Hou Chin, en fait quatre villages dont deux sont animistes, l'un chrétien et le dernier bouddhiste qui partagent une école. On différencie les villages par un numéro, de un à quatre ; Hou Chin Numéro quatre est animiste. Ici, les femmes brodent et cousent sans s'arrêter. Le village cultive riz et haricots et produit du vin de riz avec un alambic en bambou. Hou Chin Numéro un est catholique. Une petite église en brique occupe le fond de l'allée où s'alignent de part et d'autre, les maisons. Les femmes, là aussi, font de l'artisanat et de l'alcool de riz et réclament du paracétamol. Dans les deux autres villages, pas d'artisanat ni d'alcool de riz ; on cultive.

Le lendemain, je gagne l'aéroport sous une pluie diluvienne ; le trajet de retour se fait en quatre sauts de puce avant d'arriver à Rangoon. Il me reste encore trois jours ici ; Hillary me sert de guide. Nous prenons le bus qui longe le fleuve jusqu'au marché de poisson. A huit heures, ce matin, l'activité est intense. Comme à bien des endroits, un militaire garde l'entrée du port. Accompagnée, je passe sans problème dans le va-et-vient des hommes chargés de lourdes caisses en bois pleines de poissons. Plus loin, on charge et on décharge des bateaux. Puis les poissons sont triés par terre par espèce et taille, en lots qui sont enregistrés avant d'être vendus.

Deux femmes, assises derrière une table, écrivent sur de grands papiers garnis de pelures. Ensuite, on met en caisse, puis interviennent les glaciers, cassant les blocs livrés de la fabrique voisine, qu'ils pilent avant de les étaler sur le poisson et de clouer les couvercles. Sur le côté du marché, des moines arrivent entourés d'un groupe d'hommes qui déchargent des seaux de poissons vivants. Les prières commencent autour de la foule qui continue d'arriver, puis on relâche le poisson à l'eau... geste de mérite qui procurera une autre vie, meilleure. Nous sautons ensuite dans le bus vingt-deux (vingt Kyats) qui nous emmène en une demi-heure de route à un grand monastère hébergeant deux mille cinq cents moines et nonnes. Le monastère pour hommes est visité par «number 3»... le numéro trois du gouvernement venu montrer sa dévotion en faisant une offrande ; l'accès est bloqué pendant sa visite ! Je passe dans le monastère voisin, celui des nonnes ; c'est ici le jour de la consultation médicale : en plein air, une trentaine de malades en robes rose et orange, attendent leur tour pour une auscultation publique !



Depuis Rangoon, l'accès à la ville de Kyauk Tan, dans le delta, est facile, après Tanlyin. Je prends «au vol» le bus à l'angle de Mahabandoola et Konzaydan jusqu'à Yuzana shopping center selon les explications du receveur. Sur le côté du centre commercial, on m'indique les camionnettes pour Kyauk Tan. Nous passons le pont. On répare encore les dégâts du cyclone Nargis, on coupe les arbres tombés. La voiture

traverse ensuite la zone industrielle de Tanlyin, passe la pagode, le marché. Nous sommes dans le delta, zone plate et humide. Je rends visite aujourd'hui à mon tailleur. La camionnette me laisse sur la route, et je m'engage dans le chemin sableux, trouve l'entrée du jardin parfaitement propre. Trois arbres tombés lors du cyclone ont été poussés sur le côté et le toit détruit remplacé par une bâche. Je viens ici passer une commande de vêtements pour les enfants de l'orphelinat, commande qui permettra de réparer le toit. Les deux grand-mères se disputent pour savoir si elles doivent apporter le thé d'abord, ou la salade de thé. Ici, tout se fait en famille, en commun, sans grande intimité puisqu'il n'y a qu'une seule pièce, occupée par les trois machines à coudre sur le bord, près des fenêtres, et par les nattes la nuit.

Les derniers jours, j'arpente la ville : photos des vieilles maisons coloniales, visites aux amis, déjeuners qui se poursuivent dans l'après-midi ! Derniers achats au marché : petites aquarelles sur le côté de Scott market, salade de thé pour l'hiver parisien... J'emmagine tout ce qui pourra me rappeler ces moments magiques. Tout près de Motherland Inn2, je m'engage sur la voie ferrée ombragée par les arbres. Devant la pagode, les boutiques d'astrologues ouvertes ont installé quelques tabourets en plastique devant la boutique. Et dedans, sans grande intimité, on expose sa demande devant le spécialiste.

Longeant la voie, je passe le canal d'évacuation des eaux sales envahi par les immondices et arrive à un large espace de voies qui se rejoignent. En fin d'après-midi, c'est le terrain de jeu : chinlon, cerf-volants, ballon, et les femmes discutent accroupies en fumant de gros cigares. Une fois traversée les voies ferrées, je suis le canal : les ordures s'amoncellent entre les immeubles. C'est ensuite un quartier de petites maisons en bois qui s'alignent et se font face, traçant une rue étroite et propre. Sur le devant de la maison, les femmes s'occupent à vendre légumes, poulets, savon... Les enfants, juste lavés et enduits de tanaka jouent cette heure avec leur père...

Il est temps, je boucle les valises, descend à la réception, et voilà le taxi qui se faufile dans les rues étroites du centre. Nous passons cette fois derrière Shwedagon, sous l'arche clinquante à l'entrée de la ville. Le chauffeur s'acquitte des cinquante Kyats pour entrer dans l'aéroport et se gare. Je quitte encore une fois Rangoon, la tête pleine d'idées pour mon prochain séjour.